





Universitäts
BIBLIOTHECA



Le 1^{er} Espion anglais - Lettre XIV
vairon fumé de très-haute
pauvre dame, madame
Estime Paris - p. 247 t. 1

AMBASSADE
DE
MEHEMET-EFFENDI.

AMTASSADE

DE

MEHEMET-EFFENDI

RELATION

~~XX.~~

J. C. Galtand / *vesun de l'o*
Relation de l'ambassade
Machmet. C. foudi.... 1757.

Barbier, IV, 207.

Opicard, Tr. litt., II, i

Course par l'hist. de
Mous de Paris sous le Rôj.

Épigramme - la Vieillesse d'un en
t. II, p. 86.

19/4 - -

1.000

RELATION
DE L'AMBASSADE
DE MEHEMET-EFFENDI,
A LA COUR DE FRANCE,
EN M. DCC. XXI.
ÉCRITE PAR LUI-MEME,
ET TRADUITE DU TURC.



A CONSTANTINOPLE,

Et se trouve à Paris,

Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin,
à S. Louis, & aux armes de Dombes.

M. DCC. LVII.

RELATION

DE L'AMBASSADE

DE M. DE LAMBERT

AN COUR DE FRANCE

EN M. DE LAMBERT

EN M. DE LAMBERT

EN M. DE LAMBERT



DC

A CONSTANTINOPLE

1754

Cher GAVELIN, je vous envoie
22. Louis. 1754

M. DE LAMBERT

Coll. spec.



AVERTISSEMENT.



A Relation que nous donnons, n'apprendra rien de nouveau aux François; mais on ne sera pas fâché de voir de quelle manière un Voyageur d'une nouvelle espèce y dépeint au Grand Seigneur & aux Ministres de la Cour Ottomane, les choses qu'il avoit vues en France.

Mehemet-Effendi, Testerdar, ou Grand Thrésorier de l'Empire des Turcs, & Plénipotentiaire au Traité de paix de Passarowitz, conclu en

ij AVERTISSEMENT.

1718. entre le Grand Seigneur & l'Empereur, fut nommé Ambassadeur Extraordinaire de la Porte à la Cour de France en 1720. Il ne fut pas plutôt de retour à Constantinople en 1721, qu'il composa cette Relation, pour satisfaire l'empressement que le Grand Seigneur Achmet III. & son Grand Visir, Ibrahim Pacha, témoignoit de sçavoir les particularités de cette Ambassade. Mehemet - Effendi la communiqua à M. le Marquis de Bonnac, alors Ambassadeur de France à la Porte ; & sur les représentations que lui fit ce Ministre au sujet de quelques particularités qu'il avoit mises dans sa Relation, il la

AVERTISSEMENT. iij

réforma & lui en envoya une copie en Turc. C'est sur cette copie qu'on a fait la Relation que nous présentons au Public.

On sçait que Mehemet-Effendi étoit pere de Said Pacha, Beglierbeg ou Gouverneur de Romélie, & depuis Grand Visir. C'est lui que nous avons vu en 1742. Ambassadeur Extraordinaire, comme son pere, de la Porte Ottomane en France. Ce jeune Seigneur s'étoit appliqué dès-lors à apprendre la langue François, & il l'avoit cultivée depuis par la lecture des bons livres, & par la conversation avec des François, de sorte que quand il revint en France, il la parloit comme

iv AVERTISSEMENT.

sa langue naturelle. Ce fut pour lui un surcroît d'agréments , étant estimé, considéré & souhaité par-tout , comme il le fut, de pouvoir s'entretenir sans l'aide d'un Interprete avec toutes les personnes qu'il voyoit , & converser avec les Sçavans & les Artistes sur les Sciences & les Arts qu'il aimoit.

Mehemet - Effendi eut lieu d'être extrêmement satisfait des honneurs qu'on lui fit en France, à cause de son caractère & de la justice qu'on rendit à son mérite particulier. Aussi ne cessa-t-il d'en témoigner sa reconnaissance aux François pendant toute sa vie.

Les Turcs ayant conclu ,

AVERTISSEMENT. v

comme on l'a dit , le Traité de Passarowitz avec l'Empereur , en 1718. la Porte Ottomane avoit envoyé une Ambassade à Vienne. Les Turcs témoins de la magnificence de la Cour de l'Empereur , l'exalterent à leur retour à Constantinople , & en parlerent comme d'une chose avec laquelle rien ne pouvoit entrer en comparaison ; mais à l'arrivée de Mehemet-Effendi, après son Ambassade en France , les Turcs changerent bien de sentimens. L'enthousiasme avec lequel cet Ambassadeur & ceux de sa suite s'exprimoient sur tout ce qu'ils avoient vu en France , & les copies de sa Relation répandues

vj AVERTISSEMENT.

dans le Sérail & dans la Ville de Constantinople , leur donnerent une toute autre idée de la splendeur du Royaume : c'est ce que nous apprend une lettre du mois de Décembre 1721. écrite au Maréchal de Tessé , par le Prince de Ragotski , qui étoit alors à Rodosto , près de Constantinople. On fera bien-aise d'en voir ici un extrait.

» M. de Bonnac m'a confirmé
» dans l'opinion que j'avois que
» ce Musulman (Mehemet-Ef-
» fendi) parle de la France avec
» enthousiasme , & selon les
» idées que l'Alcoran lui donne
» du séjour des Bienheureux.
» En effet le Grand Visir a été
» si charmé de tout ce qu'il lui

AVERTISSEMENT. vij

« a rapporté , qu'il dit à l'Am-
« bassadeur que je viens de
« nommer , qu'il voudroit n'être
« pas Grand Vifir , pour pou-
« voir devenir Ambassadeur en
« France. Il faut convenir qu'il
« n'y a jamais eu d'Ambassade
« qui ait produit un meilleur
« effet ; car les Turcs qui de-
« puis deux cens ans de com-
« merce , n'ont jamais bien con-
« nu la France , sont aujour-
« d'hui remplis d'idées si gran-
« des & si glorieuses , & par
« conséquent si avantageuses sur
« son sujet , qu'ils n'égalent pas
« seulement la vérité , mais
« qu'ils l'excèdent au-delà de
« l'imagination. »

« M. le Marquis de Bonnac
« a eu une audience du Grand

viiij AVERTISSEMENT.

» Visir depuis le retour de Me-
» hemet-Effendi , & a reçu à
» cette occasion des honneurs
» extraordinaires , sur-tout une
» robe magnifique & doublée
» d'hermine. Le Visir a fait as-
» seoir devant lui les Officiers
» des vaisseaux du Roi , qui
» étoient à sa suite , & les a
» fait traiter , avec l'Ambassa-
» deur , par le Capitan Pacha
» son Gendre..... L'idée
» que la Porte a conçue de la
» grandeur de la France , a bien
» rabatu celle que les Turcs
» avoient eu de la Cour de
» Vienne , depuis la dernière
» paix , &c. «

L'objet principal de l'Am-
bassade de Mehémet-Effendi
étoit de resserrer l'union qui

AVERTISSEMENT. ix

subsistoit depuis si long-tems entre les deux Empires François & Ottoman ; mais outre cela cet Ambassadeur étoit encore chargé de venir assûrer le Roi qu'en conséquence de son intervention & de la protection dont Sa Majesté vouloit bien honorer les Religieux Latins , dépositaires des monuments du Christianisme dans la Palestine , Sa Hauteffe avoit donné tous les commandemens nécessaires , pour faire sans délai les réparations de l'Eglise du Saint Sépulchre de Jérusalem.

Il y avoit alors trente ans qu'on sollicitoit sans pouvoir l'obtenir , la permission de réparer la voûte du principal dôme de cette Eglise qui menaçoit

x AVERTISSEMENT.

ruine. M. le Marquis de Bonnac qui jouissoit d'une grande considération à la Cour Ottomane , eut le bonheur de réussir , malgré la superstition des Turcs qui défend de réparer les Eglises des Chrétiens , & malgré les intrigues des Grecs Schismatiques ; qui ne cessoient de faire des présens aux Grands de la Porte , pour empêcher cette réparation.

Lorsque Mehemet - Effendi fut de retour à Constantinople , le Grand Visir écrivit au Maréchal de Villeroy une lettre , dont la souscription étoit : *Au vénérable & aimable Gouverneur du très-Puissant Empereur de France.* Il le remercioit par cette lettre des honneurs rendus à l'illustre

AVERTISSEMENT. xj

Mehemet - Effendi , ainsi que des deux vaisseaux du Roi qui l'avoient ramené ; & par une autre lettre qu'apporta M. le Noir , Interprete du Roi , envoyé en France par le Marquis de Bonnac , il lui demandoit sa protection en faveur de cet Interprete , chargé par le Grand Visir de lui acheter des curiosités à Paris. Mehemet-Effendi ne manqua pas aussi d'écrire à M. de Villeroi , pour lui donner avis de son heureuse arrivée , le priant instamment de lui donner de ses nouvelles & de lui envoyer les estampes promises, qui représentent les Maisons Royales, les jardins , & tout ce qu'ils contiennent de curieux.

xij AVERTISSEMENT.

Cet Ambassadeur depuis son retour en Turquie fut toujours considéré du Sultan Achmet, & il auroit été élevé aux premières charges de l'Empire, sans la fatale révolution qui arriva à Constantinople sur la fin de l'année 1730. & dans laquelle Achmet III. fut déposé. Le Sultan Mamouth lui succéda, & le Grand Visir, Ibrahim Pacha, ayant perdu la vie, Mehemet-Effendi denué du secours de ce premier Ministre son ami & son protecteur, fut relégué dans l'isle de Chypre, dont on lui donna le gouvernement. Il y est mort avec la réputation de posséder les vertus qui font les Grands hommes.

RELATION



RELATION

DE L'AMBASSADE

DE MEHEMET-EFFENDI,

A LA COUR DE FRANCE,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME,

ET TRADUITE DU TURC.

AU NOM du Dieu très-miséricordieux.

*Louange à Dieu, Maître de l'Univers,
bénédictioⁿ & salut sur le Prince des
Prophètes & des Envoyés de Dieu,
sur ses Descendants & sur tous ses
Compagnons (a).*

(a) C'est un titre que les Turcs mettent
ordinairement à la tête de leurs écrits.

A

Le sujet de cette Relation est que,



L'EMPEREUR de France ayant nommé suivant l'usage, l'an de l'Hégire 1128. M. le Marquis de Bonnac pour son Ambassadeur de résidence à la Porte, ce Ministre qui est d'une prudence consommée, & qui s'est acquis une grande réputation par son esprit & par son mérite, se rendit à la Porte de Félicité, & s'appliqua plus qu'aucun des autres Ambassadeurs à affermir l'amitié & la bonne intelligence qui regnent entre les deux Empires. Ses Prédécesseurs avoient sollicité la réparation du Camamé (a) du Saint Sépulchre de Jérusalem, qui menaçoit ruine, & on avoit différé sous divers prétextes de l'accorder. Mais celui-ci par ses soins & par sa prudence,

(a) Dôme de l'Eglise du S. Sépulchre.

ſçut ménager cette affaire , de maniere que le Très-Haut Empire favorifa ſes intentions , & lui donna la permission de faire réparer le Camamé.

De plus l'Empire Mufulman n'avoit point encore envoyé d'Ambaſſadeurs à l'Empereur de France. Juſqu'à préſent le Grand Seigneur n'avoit point entretenu de corréſpondance avec lui; cependant ce Miniſtre de toutes les affaires , qui commande dans les vaſtes Etats Ottomans , ce docte & habile Grand Viſir , gendre du Roi des Rois , qui n'a pour ſerviteurs que des Alexandres , (a) Leurs Grands , le très-Généreux Ibrahim , Pacha , Monſeigneur , qui deſiroit de maintenir une bonne intelligence avec toutes les Cours de

(a) Les Turcs ſe ſervent du pluriel en parlant des perſonnes conſtituées en dignité.

l'Europe , & sur-tout de fortifier l'amitié qui unit depuis tant de siècles le Très-Haut Empire , & l'Empire François , jugea qu'il seroit convenable d'envoyer un Ambassadeur en France : il en conféra avec M. le Marquis de Bonnac , qui porté par son naturel droit & sincère à ne rien oublier pour accroître l'amitié des deux Empires , travailla avec vivacité & avec succès à la réussite de ce projet ; ainsi l'an de l'Hegire 1133. moi , humble pécheur , fus nommé à l'Ambassade de France , avec le titre de Grand Thrésorier. Je vis plusieurs fois M. le Marquis de Bonnac : il informa amplement sa Cour de ma mission , & fit toutes les diligences nécessaires pour me faire partir le plutôt qu'il seroit possible. Il ne se trouvoit point dans le Port de Constantinople

DE MEHEMET-EFFENDI. 5

Aucun bâtiment François sur lequel je pûsse m'embarquer. Il en fit venir un de Smyrne, de vingt-six pièces de canons, & je m'embarquai le 4 de la lune de Ziludgé de la même année, un jour de Lundi, qui répondoit au 26 (a) Octobre. Le jour de mon départ fut aussi celui de ma partance : sur le soir nous déployâmes nos voiles vers le lieu de notre destination.

Daigne le Dieu Très-Haut me rendre les vents favorables, afin que je puisse m'acquitter de ma commission, & m'accorder ensuite un heureux retour dans le lieu de ma naissance !

Je commencerai dès aujourd'hui s'il plaît au Dieu Tout-Puissant, à mettre par écrit jour par jour

(a) Il y a une erreur dans ce calcul : car Mehemet-Effendi s'embarqua le 7 Octobre 1720.

tout ce qui m'arrivera , & à décrire les endroits par-où je passerai , & les lieux que je verrai. Que Dieu m'accompagne de sa grace.

La nuit du Vendredi l'air se chargea de nuages , qui furent accompagnés de pluie , & d'une petite tempête , & vers les deux heures (a) lorsque nous fûmes éloignés de Lampfac d'une lieue notre vaisseau s'étant trop approché du rivage , pendant que le Capitaine soupait , alla échouer. Aussi-tôt il parut sur le bord une tristesse qui ne se peut exprimer , & on commença de crier de tous côtés à l'aide.

Je fis beaucoup (b) de lamentations , mais elles ne firent paroître personne à mon secours , comme si

(a) Huit heures à notre manière.

(b) Ce sont des Vers Persans que l'Ambassadeur cite ici.

sous cette voute azurée , il n'y avoit point d'habitans.

Enfin un petit bâtiment qui se trouva près de nous , ayant entendu les cris , nous envoya sa charlouppe , & je fis descendre quelques-uns de mes gens , pour faire sçavoir au Cady (a) & au Serdar (b) de Lampsaque l'état où nous nous trouvions. Ces deux Officiers informés de notre situation , assemblerent aussi-tôt quelques petits bateaux ; mais ne les ayant envoyés qu'au tems de Chefay (c) ,

(a) Cady est celui qui administre la justice.

(b) Serdar est une espèce de Capitaine d'Infanterie.

(c) Il y a parmi les Mahométans quatre prieres différentes , formées par quatre différens Prédicateurs , que les Turcs appellent Imans , dont Chefay est le second. Comme ce Prédicateur faisoit sa priere du matin , deux heures avant le lever du soleil , on appelle ce tems celui de Chefay.

c'est-à-dire à deux heures avant le jour, ils ne nous furent d'aucun secours; car sur les huit heures, pendant que nous attendions avec impatience qu'on vînt nous secourir, le vaisseau se secoua plusieurs fois, & frappant la terre de poupe & de proue, commença à se remuer. Nous nous remîmes aussitôt à crier, en disant: Ah; mon Dieu! le vaisseau va se briser, & personne n'est encore venu à notre secours; notre sort est entre les mains de Dieu. Nous nous étions déjà résignés à la volonté du destin, lorsque tout-à-coup les Matelots s'écrièrent, bonne nouvelle: le vaisseau est dégagé, & changerent leurs lamentations en actions de grâces. Il faut croire que nous fûmes délivrés par la main des Anges, car nous ne nous imaginions pas pouvoir l'être de cette manière. Louange à Dieu,

Après que nous nous fûmes tirés de ce péril, nous remîmes à la voile, & vîmes mouiller aux Dardanelles avant trois heures après midi. Nous nous y arrêtâmes trois jours, & le second de la Fête des Sacrifices (a) qui étoit un Lundi,

(a) Les Turcs n'ont que deux Fêtes solennelles, ils appellent la première Buyuk-Bayram, & en Arabe Idy-Echer, ou bien Idy-Fitra, à cause des aumônes qu'ils sont obligés de faire à cette Fête, pour l'expiation des péchés qu'ils peuvent avoir commis pendant le jeûne du Ramazan. Elle est toujours le premier de la lune de Chewal & ne se fête que trois jours. La seconde s'appelle en Turc Courban-Bayram, c'est-à-dire la Fête des Sacrifices, en mémoire du Sacrifice d'Abraham; & en Arabe Idy-Azu. Elle arrive le dix de la lune de Ziludgé, & est solennisée durant cinq jours. Les Turcs, dix jours avant ces deux Fêtes, ne doivent point se couper les ongles ni la barbe, ni même entrer dans le bain, à moins d'une nécessité indispensable; mais peu se conforment à ces obligations.

à neuf heures du matin, nous poursuivîmes notre route. Le vent nous fut favorable jusqu'à l'Isle de Cerigo ; mais ensuite le vent d'Occident lui succéda : il continua pendant douze jours consécutifs. Toutefois enfin , avec l'aide du Dieu tout - puissant , le 25 de la lune , un jour de Lundi , vers les six ou sept heures du matin , nous arrivâmes devant l'Isle de Malte , entrâmes dans son Port , & y jetâmes l'ancre.

Notre séjour dans cette Isle fut d'une semaine entière. Le trois de la lune de Maharrem , premier jour de la suivante , dont le Mercredi étoit le jour de Kassim , une espèce de vent d'Etoile ayant commencé à se lever , nous résolûmes d'en profiter ; mais comme il souffloit directement à l'opposite du Port , & que par-là il nous en rendoit la

sortie fort difficile , nous fûmes obligés de demander aux Maltois des galeres pour nous remorquer. Ils nous en donnerent deux , qui ayant attaché de gros cables à notre vaisseau , le tirèrent hors du Port.

Le soleil étoit prêt à se coucher : ce vent d'Etoile nous mena jusques vis-à-vis l'Isle de Linofa , après quoi il se changea en vent noir , & insensiblement en vent du Couchant. Cependant malgré tous ces obstacles , nous vîmes à force de bordées vis-à-vis de l'Isle de Pantelerie , distante de cent cinquante milles , les vagues qui s'élevoient comme des montagnes , achevant d'épuiser les forces de notre patience. Nous tirâmes vers l'Isle , & comme elle est très-petite & sans Port , nous passâmes derriere , dans l'espérance d'y avoir un peu

de repos ; mais nous ne pûmes trouver aucun endroit qui fût à couvert du vent , pour y jeter l'ancre. Frustrés ainsi de nos espérances , nous fûmes obligés de virer de bord. Il étoit déjà nuit , & avant l'espace de trois heures , l'agitation des vagues , & la violence du vent nous éloignèrent de l'Isle de dix ou quinze milles ; enfin contraints d'abandonner notre vaisseau au gré des vents , nous fîmes une honteuse retraite sans voiles & le mât sec jusques vers Malte.

Le sixième jour de notre départ de cette Isle , un Dimanche vers le soir , nous arrivâmes au Port d'une autre Isle , appelé Lampe-douze , qui est à quatre-vingt-dix milles , & y jettâmes l'ancre : c'est le 9 de la lune de Maharrem ; ainsi à ce compte nous ne nous éloignâmes de Malte en six jours que

de quatre-vingt milles. Cette Isle de Lampedouze a vingt - quatre milles de circuit : c'est un désert qui n'est que pierres. Elle étoit autrefois fort habitée, mais le sabbre du défunt Ali Pacha détruisit sa forteresse & la ravagea entièrement. Il n'y a présentement d'autres habitans qu'un Religieux & trois hommes qui vivent des aumônes des passans. On n'y trouve point d'eau courante, mais seulement une citerne que le Religieux a creusée, où l'on peut faire quelque peu d'eau. Son Port contiendrait trois ou quatre vaisseaux.

Le 13 de la même lune, un jour de Jeudi à midi, le vent d'Orient s'éleva par la grâce & secours de Dieu, & après avoir mis notre confiance au Tout-Puissant, nous fîmes voile pour continuer notre route. Lorsque nous fûmes à trois

milles de distance , & vis-à-vis de Calipia sur la côte d'Afrique , & du Cap Bourglu (a) , nous eûmes le plaisir de considérer la Barbarie avec une lunette d'approche. De là nous nous avançâmes vers l'Isle de Sardaigne , & après environ quinze milles de chemin , nous doublâmes les Isles de Saint Pierre. Nous commençâmes ensuite à voguer en pleine mer , & favorisés de la Divinité , nous arrivâmes heureusement à Toulon le 30 de Muharrem , un Vendredi au matin.

Notre vaisseau jetta l'ancre au Port des Infirmeries , & salua d'onze coups de canon. On nous rendit le salut des remparts & des boulevards qui sont sur le Port par une décharge de trois cent , après quoi il vint un Capitaine de la

(a) Ce Cap a un autre nom en François.

part du Lieutenant de l'Amiral , pour s'informer de l'état de ma santé , & me féliciter sur mon heureuse arrivée ; il me témoigna la joie que tout le monde en ressentoit , & me dit qu'on m'attendoit depuis long - tems. J'observai que pour me parler il ne fit que s'approcher du vaisseau , s'excusant d'y monter , & en voici la raison.

Lorsqu'il y a en France quelque mal contagieux , on est fort long-tems sans communiquer avec ceux qui viennent du dehors ; & si l'on veut avoir quelque entretien ensemble , il faut que ce soit sans se toucher. Or dans le tems que j'allai en France , la Ville de Marseille se trouvoit par la permission Divine infectée d'une cruelle peste , dont il étoit mort quatre - vingt mille ames. Elle s'étoit aussi répandue dans la Provence , de sorte

que Toulon qui est de cette province, en craignant la communication, ne donnoit un libre accès aux étrangers qu'après vingt, trente & quelquefois quarante jours. Les François appellent ce tems de séparation Lazaret (a) ou quarantaine.

Sur le soir ils apportèrent à notre vaisseau des présens de fruits, de confitures, & toutes sortes d'herbages, & se retirèrent. Le lendemain, jour de Samedi, l'Intendant, c'est-à-dire celui qui est préposé pour avoir soin de la Marine, & faire les affaires du peuple, vint aussi lui-même dans un canot, & après m'avoir fait son compliment d'auprès du vaisseau, & s'étant excusé de ce qu'il ne pouvoit point communiquer, il me

(a) Les Turcs disent Nazareto, de l'Italien, au lieu de Lazaret.

pria de lui pardonner si le jour précédent il avoit manqué à cause du mauvais tems à me venir féliciter en personne sur mon arrivée. Il me dit ensuite qu'il m'avoit fait préparer le Jardin du Roi qui étoit aux portes de la Ville, & qu'il espéreroit que j'honorerois Toulon de ma présence. Il finit par me donner mille louanges d'amitié & d'affection.

C'étoit lui qui étoit chargé de remplir à mon égard les devoirs de l'hospitalité; car un mois avant mon arrivée, on lui avoit fait sçavoir de Paris que je devois venir, & on lui avoit en même tems envoyé des ordres exprès de me recevoir avec toutes sortes d'honneurs.

Après que l'Intendant s'en fut retourné, il m'envoya le même Canot doré dans lequel il étoit venu; mais les Mariniers qui étoient

dedans l'amarrerent à côté de notre vaisseau, & me dirent que comme ils ne pouvoient point communiquer avec nous, il falloit que j'y fisse entrer de nos Matelots pour me mener.

Je fis partir avant moi la chaudière de notre vaisseau avec quelques hardes & quelques Tchoadars (a). J'envoyai aussi deux harnois; & mon Ecuyer fit préparer avant que je descendisse à terre, deux chevaux qu'on lui remit.

Sur les trois heures après midi, je montai dans le Canot de l'Intendant pour aller à la Ville, & passant le long de l'Arcenal, je vins descendre à l'Echelle (b) sur

(a) Ce sont proprement des Laquais, mais la signification de leur nom est Porte-Manteau.

(b) Les Turcs nomment Echelle tout endroit où l'on débarque.

laquelle étoient rangés en haie les premiers Capitaines & d'autres Officiers qui étoient venus pour me recevoir. Je leur fis beaucoup d'honnêtetés ; après quoi mon fils monta sur l'un des deux chevaux qu'on avoit préparé, & moi le (a) pauvre sur l'autre. Nous allâmes au Jardin du Roi, accompagnés de nos Tchoadars. Les Troupes sous les armes étoient rangées à nos côtés ; les Musiciens de la Marine avec leurs instrumens particuliers, comme trompettes, tambours, fifres, jouoient, partagés par troupes, & des milliers de personnes nous suivoient à droite & à gauche. Nous arrivâmes avec tout ce cortège au Jardin du Roi.

On me fit encore en cet endroit

(a) C'est une expression d'humilité dont se servent les Musulmans en parlant d'eux-mêmes.

une grande salve de coups de canons, & lorsque j'entrai dans le Palais, l'Intendant vint au devant de moi au haut de l'escalier, & me combla d'honnêtetés, sans cependant approcher de moi. Je passai (après cela dans mon appartement, & lui se retira à sa maison.

Le lendemain il fut question d'examiner qu'elle route je prendrois pour me rendre à Paris. On me représenta que les passages de terre étoient fermés à cause de la contagion; & que chacun ayant abandonné son pays pour se retirer en quelque endroit, on auroit beaucoup de peine à trouver des provisions; que les Messagers même qui alloient & venoient de Paris, étoient obligés, pour ne point passer au milieu de la peste, de faire le tour de la Province par ses frontieres, quoique cela allongeat

de beaucoup leur chemin. C'est pour ces raisons, ajouta-t-on, & pour la plus grande commodité de Vos Excellences, qu'on nous a ordonné, expressement de les (a) faire embarquer sur nos bâtimens pour les transporter à la Ville de Cette, distante de cent cinquante milles dans la Province de Languedoc vers le Couchant. Le Gentilhomme qu'on a commandé pour avoir soin de tout ce qui est nécessaire à Vos Excellences, est arrivé en cette Ville avec des carrosses exprès, des chevaux & autres bêtes de charge, & les y attend actuellement. De plus, comme la Province de Languedoc est nette, vous y passerez heureusement & commodément. Que si malgré cela

(a) Les Turcs se servent souvent du pluriel au lieu du singulier; par distinction.

Vos Excellences , sans vouloir entendre parler de la route de mer , vouloient absolument prendre celle de terre , il sera nécessaire d'en écrire à Paris , & les passages étant fermés , de faire de grands préparatifs de chevaux , de bêtes de charge & des provisions de bouche. Ces préparatifs & les réponses de Paris que nous ferons obligés d'attendre , consumeront beaucoup de tems ; au reste vos Excellences n'ont qu'à ordonner.

Je fis mes réflexions là-dessus , & je considérai que si l'état des choses étoit effectivement tel qu'on me l'exposoit , je me causerois beaucoup d'incommodités à moi-même , & donnerois beaucoup d'embarras aux François , en prenant le parti de faire mon voyage par terre ; ainsi je consentis à le faire par mer.

On délibéra ensuite sur le parti que j'avois pris. A l'entrée du mois de Décembre, dit-on, on n'est point à l'abri des tempêtes sur mer; & par conséquent il faut cottoyer les terres, ce qu'un vaisseau ne sçauroit faire; ainsi il vaut mieux se servir de petits bâtimens, avec lesquels, s'il survient un mauvais tems on peut entrer dans un Port. De plus la route de Toulon à Cette est fort difficile, même en été; à cause des endroits bas, & des épanchemens d'eau qui y sont en grand nombre.

On arma enfin sept bâtimens construits à peu près comme des barques, & que les François appellent tartannes, & on fit exprès pour moi dans celle où je devois m'embarquer, une chambre dorée. Le plus vieux Capitaine du département, homme très-expérimenté,

fut nommé pour la commander. On y fit monter outre cela un Pilote du Roi, qui étoit très-entendu dans la navigation. On mit aussi sur chacune des autres un Lieutenant, un Enseigne, & dix Soldats.

Il y avoit plusieurs François & Anglois à Toulon, qui étoient venus dans cette Isle, pour passer de-là à Paris, mais que les passages fermés y retenoient depuis sept à huit mois. Ils vinrent me prier de leur permettre de m'accompagner. Je le fis sçavoir à l'Intendant qui l'agréa, & ils s'embarquerent environ au nombre de quinze personnes sur nos tartannes. M. de Fienne, premier Interprète du Roi se joignit aussi à nous. Il avoit été envoyé ci-devant à Alger, avec un Ambassadeur de Sa Majesté, pour renouveler la paix. Après avoir fini sa négociation, il étoit revenu
dans

dans le Royaume avant mon arrivée à Toulon & cherchoit le moyen de passer à Paris. Comme j'avois pris sous ma protection les quinze François ou Anglois, on eut attention de leur donner aussi leur tain, ou subsistance journaliere.

Tous les préparatifs étant faits le dix de la lune de l'heureux Sefer un jour de Mardi, le vent paroissant assez favorable, je m'embarquai sur les tartannes, après m'être recommandé à Dieu. Nous passâmes cette nuit-là & le jour suivant à la rade; mais la nuit du Jeudi, le vent s'étant mis au beau, nous fîmes voile vers le minuit, & nous vîmes mouiller après midi à la Tour de Bouc; où le vent contraire nous retint quatre jours.

La nuit du Lundi nous remîmes à la voile avec un vent favorable, & nous arrivâmes avec le secours

de Dieu, sur les trois heures après midi à la Ville de Cette. D'abord l'Intendant de la Ville vint aborder ma tartanne, & après m'avoir félicité sur mon heureuse arrivée, il me dit qu'il m'avoit fait préparer un Palais, & qu'il auroit soin de me procurer aussi d'autres bâtimens, pour m'embarquer le lendemain matin.

L'endroit qu'on m'avoit destiné pour faire ma quarantaine étoit une vieille Église ruinée dans une petite Isle, distante de trois lieues & vis-à-vis de la Ville de Montpellier. Ce lieu séparé de la terre ferme, est hors de toute communication, & inhabité; ainsi il parut fort propre aux François, qui prenoient pour-lors de très-grandes précautions contre la contagion.

Je m'embarquai le lendemain matin sur les bâtimens qu'on m'a-

voit préparés , pour m'y rendre avec toute ma suite & mes équipages. J'arrivai à trois heures après midi : on ne sçauroit être plus surpris que je le fus de me voir en cet endroit. Je m'abandonnai à mille sortes de pensées & de réflexions ; mais comme il auroit été difficile de revenir sur ses pas , je ne trouvai point de meilleur parti que celui de baiser le bas de la robe de la patience.

Le Duc de Roquelaure , Gouverneur de la Province de Languedoc , faisoit sa résidence à Montpellier , qui n'étant éloigné que de trois lieues de notre Isle , se voyoit fort bien de notre Eglise. Il m'écrivit une lettre , par laquelle il me félicitoit sur mon arrivée , & me faisoit de grandes excuses de ce que mon logement n'étoit pas aussi convenable qu'on auroit sou-

haité. Il envoya aussi un Cavalier pour nous fournir nos tains , & avoir soin de tout ce qui nous seroit nécessaire. Je le trouvai déjà tout prêt avec toutes sortes de provisions , en arrivant , & le Gentilhomme qui devoit me conduire à Paris , arriva une semaine après.

Je restai les quarante jours complets dans ma petite Isle , & après ce terme , on prépara de nouveau des bâtimens , pour me faire continuer mon voyage par le canal de Languedoc. Je ne dirai ici que deux mots de ce canal , me réservant à en parler plus amplement dans la suite. C'est une rivière qu'on a formée de plusieurs autres , pour la plus grande commodité des Marchands & des Voyageurs. Elle tombe dans la Garonne , qui après avoir coulé jusqu'à la Ville

de Bordeaux se jette dans la mer Océanne.

Le Gentilhomme qui avoit été commandé pour me conduire à Paris, n'étoit pas encore venu me voir. Il me fit dire pour-lors, je suis préposé pour servir Vos Excellences, & je suis en même tems chargé de la part de mon Roi, de les saluer & de les féliciter sur leur heureuse arrivée. Les François appellent ces sortes de saluts complimens. Vous pourrez, s'il plaît à Dieu, vous embarquer demain, & vous arrêter pour dîner à Frontignan qui est sur le chemin, & où l'on vous a préparé un endroit. Je m'y rendrai aussi pour vous présenter les saluts de Sa Majesté : cependant comme la coutume est qu'on fasse beaucoup d'honneurs aux personnes qui portent un compliment de la part du Roi, en

considération de celui qui les envoie , je vous prie d'observer cet usage à mon égard ; vous pouvez être assuré que désormais je mettrai tous mes soins à bien servir Vos Excellences. De mon côté jé promis de lui faire toutes les honnêtetés convenables , & le vingt-six de la lune de Rebuil-Eurel , un jour de Samedi , je m'embarquai de grand matin. Lorsque j'arrivai à Frontignan , je trouvai à la sortie de mon bâtiment un carrosse dans lequel je montai , pour me rendre au logis qu'on m'avoit préparé. Je n'y fus pas plutôt , que le Gentilhomme y vint en habit de cérémonie. Je me levai par considération pour le Roi , j'allai au-devant de lui ; & je lui fis toutes les honnêtetés possibles. Après que nous nous fûmes assis vis-à-vis l'un de l'autre , il commença à me parler ainsi :

L'Empereur de France mon Maître , ayant appris l'heureuse arrivée de Vos Très-Puissantes & de Vos Très-Fortunées Excellences dans ses États , en a conçu une si grande joie , qu'il a envoyé de trente journées loin votre serviteur , Gentilhomme de sa Cour , à leur rencontre , pour les féliciter. Cette Ambassade ne sçauroit manquer d'affermir l'ancienne amitié & la bonne intelligence qui regnent depuis long-tems entre les deux Empires , puisqu'on a choisi pour la remplir une personne aussi distinguée que Vos Très-Fortunées Excellences. Sa Majesté n'ignore point l'estime & la considération que le Très-Haut Empire a pour Elle , & le haut rang qu'elles y tiennent ; & leur nom est si renommé & si estimé par tout le monde , qu'on ne pouvoit

envoyer en Ambassade une personne qui fût plus agréable qu'Elles. Les ordres que moi votre serviteur ai reçu de l'Empereur de France, mon Maître, sont de déclarer à Vos très-Fortunées Excellences combien il les honore, & de leur procurer toutes sortes d'agrémens, en échange des incommodités inséparables des voyages. Elles verront s'il plaît au Dieu Tout-Puissant, que je travaillerai de cœur & d'ame à remplir les intentions de Sa Majesté, animé sur-tout par l'avantage que j'aurai de contempler face à face votre Noble Personne, & votre bon naturel.

Il finit là son discours, & on dressa en même tems la table qui étoit servie de plusieurs sortes de confitures. Après que nous eûmes un peu mangé, les Consuls de la

Ville , & les Grands du Pays vinrent me faire de très-longs complimens sur mon arrivée , & les accompagnerent de présens de fruits & de confitures. Le Roi avoit donné ordre que par tous les endroits où je passerois , les Grands du Pais & les Consuls vinssent me féliciter sur mon arrivée , & me portassent des présens de fruits & de confitures (a).

Au sortir de la table , je me rembarquai pour retourner à Certe. Lorsque j'y arrivai , j'y trouvai en descendant à terre un carrosse tout prêt que le Duc de Roquelaure avoit envoyé de Montpellier. Je montai dedans au bruit de tou-

(a) Les répétitions comme celle qui est ici , sont fort fréquentes dans toute la Relation ; mais comme elles sont du goût Oriental , la fidélité du Traducteur a demandé qu'on ne les supprimât point.

te l'artillerie de la forteresse. La garnison sous les armes avec ses Capitaines & ses instrumens de guerre étoit rangée jusqu'au Palais où je devois aller loger. Je m'y rendis en promenant mes yeux sur une multitude innombrable d'hommes, & sur-tout de femmes. Ce Palais étoit une grande sucrerie bâtie de pierres de tailles, qui avoit coûté des centaines de bourses à construire. Aussi-tôt le Gouverneur de la forteresse, les Grands du Pays & les Consuls vinrent me porter de petits présens, & me faire encore de très-longes complimens pour me marquer la grande joie qu'ils avoient de mon arrivée. Après cela les femmes commencèrent à venir par troupes de dix ou de quinze, & ne discontinuerent point jusqu'à cinq heures après le coucher du soleil, car toutes les

Dames de qualité des environs , & particulièrement de Montpellier s'étoient assemblées à Cette pour me voir.

En France les hommes ont beaucoup de respect pour le sexe : les plus grands Seigneurs feront des honnêtetés incroyables aux femmes du plus bas état , de sorte que les femmes font ce qu'elles veulent , & vont en tel lieu qu'il leur plaît ; leurs commandemens passent par-tout. On dit aussi que la France est leur paradis , parce qu'elles y vivent libres de toute peine & de tout soin , & que quelque chose qu'elles puissent désirer , elles l'obtiennent facilement.

Je me rembarquai le Dimanche matin , & pris ma route sur le canal.

Ce que les François appellent

canal , est une riviere formée des eaux des environs qu'ils ont assemblées. Les Marchands & les Voyageurs étoient obligés auparavant de prendre la voie de mer qui étoit fort longue , ou bien celle de terre qui étoit fort incommode & de grande dépense. Pour leur applanir ces difficultés , en abrégeant le chemin , & en leur procurant un moyen commode d'aller & de venir, on a employé des milliers de bourses à la construction de ce canal. On a eu en même tems en vue les profits considérables qu'on retireroit des impôts & des douanes , à cause de la quantité de monde qui se serviroit de cette voie par laquelle on va présentement , avec des bâtimens faits exprès de la mer Méditerranée à la mer Océane , en passant à travers les Villes & les Villages sans

mettre pied à terre. L'utilité & les avantages qu'on trouve dans ce canal sont au-dessus de tout ce qu'on pouvoit espérer : mais aussi on dit qu'on ne sçauroit croire ce qu'on y a dépensé. Véritablement on n'en a pu venir à bout que par des ouvrages immenses ; car comme du niveau de la riviere d'Agde, jusqu'à un endroit qu'on appelle le mont Naurouze, il y avoit cent vingt pieds de hauteur, & qu'il étoit impossible d'y faire monter les barques, il a fallu bâtir des écluses de pierre qui en peuvent contenir trois ou quatre à la fois.

Ces écluses ont des deux côtés de fortes portes. Lorsqu'un bâtiment y est entré, la porte qu'il laisse derriere se ferme. Celle de devant a deux trous fermés par des vis, & arrête l'eau de la riviere qui est devant elle. Cette eau est de

deux pieds plus haute que le niveau de celle de l'écluse où est entrée la barque. On tourne ces vis , & l'eau commençant à couler dans l'écluse par les deux trous ; la remplit en moins d'un quart d'heure , & fait élever le bâtiment à la hauteur nécessaire : pour-lors on ouvre la porte de devant , & la barque poursuit son chemin comme auparavant. Ces barques sont tirées du rivage par deux ou trois mulets , au moyen d'un long cable qu'on y attache. Il faut passer par quatre-vingt écluses semblables pour parvenir jusqu'au mont Naurouze. On commence ensuite à descendre , & vingt-quatre écluses vous menent à Toulouse.

Outre la construction de ces écluses , on a été obligé de diviser par des chaussées , & par je ne sçai combien d'autres machines

plusieurs rivières qui coulent à droite & à gauche sur le chemin du canal, & qui en auroient pu gêner la disposition : de cette manière elle n'en a été nullement endommagée.

Il s'est encore trouvé d'autres rivières plus basses que celle du canal. On y a jetté de grands ponts pour donner cours à ses eaux, de sorte que l'on passe sur les ponts avec les barques, sans que cela empêche une grande rivière de couler en même tems par-dessous.

Mais ces travaux ne sont rien en comparaison de ce qu'il a fallu faire pour percer une montagne qui s'opposoit au cours de cette rivière artificielle. Ce n'est qu'avec des peines infinies qu'on est venu à bout d'y faire une route de pierres qui a deux cent pieds de longueur, & au moyen de laquelle

on passe sur le canal par-dessous la montagne. De plus, lorsqu'on fit ce canal, on fut obligé de couper & de rompre beaucoup de chemins à droite & à gauche, pour faire après cela un chemin aux bestiaux, aux voitures, & aux voyageurs. On a bâti des ponts fort élevés, avec des arcades fort larges, sous lesquelles les bâtimens passent. On voit facilement par tout cela qu'un tel ouvrage ne peut avoir été fait qu'avec de très-grandes dépenses. Il mérite d'être mis au nombre des merveilles du monde, & il faut l'avoir vu pour en écrire & en parler pertinemment.

Je reviens présentement à ma route. J'arrivai sur le soir à la Ville d'Agde, où je passai par une écluse. Au sortir de ma barque, je me rendis au logis qu'on m'avoit préparé

DE MEHEMET-EFFENDI. 4^e

paré dans la Ville. Les Grands du Pays, & les Consuls ne manquèrent pas de me visiter, & de m'apporter de petits présens. Comme cette Ville est un Port de la mer Méditerranée, il y avoit beaucoup de bâtimens; c'est sans doute aussi à cause de cela qu'elle est fort peuplée. Son Port a un Capitaine particulier.

Le lendemain je me rembarquai sur le canal : je passai par les écluses dont je viens de parler. Tous les soirs je logeai dans des Bourgs ou des Villages. Enfin j'arrivai heureusement à Toulouse le quatrième de la lune de Rebiulakir, qui étoit un Samedi.

Les François étoient si curieux de me voir que lorsque j'étois sur le canal ; il en venoit de quatre ou cinq lieues à la ronde, pour me regarder passer du rivage. Ils se

pressoient quelquefois si fort par l'envie d'être les uns devant les autres , qu'il en tomboit dans l'eau. Lorsque je débarquai à une Ville qu'on nomme Poix , il y avoit sur le rivage une si grande foule de monde, que les soldats ayant voulu les repousser , & ne trouvant point d'espace pour reculer , un d'entr'eux tua un homme d'un coup de bayonnette. Le frere de celui qui avoit été tué , s'avança aussi-tôt avec impétuosité en criant. Le même soldat le frapa aussi , & lui fit une blessure dont il mourut la même nuit.

Le canal se mêle avec le fleuve de la Garonne , en passant devant Toulouse , & finit là.

Lorsque je fus donc arrivé à Toulouse , je montai en carrosse au sortir de ma barque , pour aller au logis qu'on m'avoit préparé.

Cette Ville est très-grande , mais un peu ruinée. Comme ce n'est point autrement une Ville de commerce , elle n'est point fort peuplée , quoiqu'elle soit très-renommée parmi les François.

Elle a privilège de ne point recevoir garnison du Roi. C'est pour cela que les cinquante soldats , leurs Capitaines & leurs Enseignes qui m'avoient accompagné depuis Toulon prirent congé de moi aux portes de la Ville , & s'en retournerent. Deux autres Compagnies de la Milice de la Ville , passerent devant moi pour me conduire à mon logis.

Comme on se sert sur la Garonne de bâtimens différens de ceux du canal , je fus obligé de rester trois jours à Toulouse , pour donner le tems de débarquer mes équipages de ces derniers. Cette

Ville est le siège du Parlement de la Province du Languedoc. Le Chef de cette Compagnie qu'on appelle Président ne me rendit point visite à cause de la haute dignité qu'il occupoit ; mais son épouse & sa fille ne s'en firent point scrupule. La dispute qu'il y a entre lui & le Gouverneur de la Province , a obligé celui-ci de choisir Montpellier pour le lieu de sa résidence. Les Grands de la Ville & les Consuls vinrent me voir à l'ordinaire , les gens de qualité & les Gentilshommes y vinrent aussi ; mais les femmes surtout ne purent ni reposer ni demeurer en place un moment pendant les trois jours de mon séjour. Le Gouverneur de la Province de Bordeaux envoya à Toulouse un de ses gens au-devant de moi , pour me féliciter sur mon heureuse ar-

rivée. Cét homme s'acquitta de sa commission , & signifia en venant aux habitans de tous les Bourgs & Villages qui font fur le fleuve de la Garonne que l'ordre de son Maître étoit que lorsque l'Ambassadeur Ottoman passeroit , ils eussent à s'empressez d'aller au devant de lui pour le complimenter. Le Gouverneur étoit un fils naturel du défunt Roi Jacques d'Angleterre , & on l'appelloit le Maréchal-Duc de Barwic , parce qu'il avoit été honoré de la dignité de Maréchal de France , à l'occasion de la dernière guerre de la France avec l'Espagne (a) ; car les personnes de la première distinction de France n'ayant pas voulu accep-

(a) L'Ambassadeur a été mal informé : le Duc de Barwic avoit obtenu le bâton de Maréchal de France avant la guerre d'Espagne.

ter le commandement de l'Armée, on le donna avec le bâton de Maréchal au Duc de Barwic, parce qu'il étoit Anglois. Ce Duc alla faire la guerre en Espagne, & ayant commandé l'Armée en véritable pere de ses Troupes, il s'acquit la réputation d'homme de conseil & de prévoyance.

Le Mercredi au matin les bâtimens sur lesquels je devois m'embarquer étant prêts, je montai en carrosse : la milice de la Ville passa devant moi en ordre, & m'accompagna jusqu'aux portes de la Ville où elle me salua sans passer plus avant. En même tems une compagnie de soldats, avec son Capitaine & son Enseigne, qui étoit ordonnée par le Maréchal prit sa place, & m'ayant conduit à l'échelle, je m'embarquai de nouveau, pour continuer mon

voyage sur la Garonne.

Dans tous les endroits où je logeois sur cette route, les Grands des Bourgs & des Villages qui sont sur le fleuve, ne manquoient point de venir aborder mon bâtiment avec des petits bateaux pour me féliciter. Le Samedi qui étoit le quatrième jour de mon départ de Toulouse, j'arrivai heureusement à la Ville de Bordeaux. Au sortir de mon bâtiment, je montai en carrosse, & j'entrai dans Bordeaux. Comme c'est une Ville libre de même que Toulouse, les soldats restèrent dehors. Plusieurs Compagnies de la Milice de la Ville avec leurs Capitaines passèrent devant moi, & me conduisirent en pompe à mon logis. Le reste de la Milice étoit sous les armes, & rangée en haie pour me saluer.

De toutes les Villes que j'ai vues

en France, il n'y en a point qui mérite d'être comparée à Bordeaux. Ses bâtimens sont très-beaux, sa situation charmante, sa vue très-agréable ; elle est aussi très-peuplée. Le fleuve de la Garonne se trouve si large devant la Ville, qu'il ressemble au Port de Constantinople ; & comme la mer Océane n'est distante que de vingt lieues, des vaisseaux de quarante pièces de canon viennent y mouiller. Il falloit qu'il y eût à mon passage cinq ou six cens bâtimens, tant navires, barques ; que vaisseaux de la mer Océane, qui me saluerent lorsque j'arrivai, de même que lorsque je partis. En été il s'y rassemble jusqu'à deux mille voiles. Comme il se fait par-là un très-grand commerce dans cette Ville, il y a beaucoup de Marchands. La plûpart de ses habitans sont
 fort

fort riches. J'eus la satisfaction d'y voir le flux & le reflux de la mer Océane , dont j'avois entendu parler. Il arrive deux fois en vingt-quatre heures : le reflux dure cinq heures , & le flux sept. Celui ci monte jusqu'à quatre ou cinq lieues au-dessus de Bordeaux , en refoulant le cours de la Garonne , qui ensuite dans le tems du reflux coule avec beaucoup de vîtesse & de rapidité vers la mer. Je vis de mes propres yeux les eaux du fleuve augmenter & diminuer d'un pied. Les bâtimens qui se trouvent auprès du rivage dans le tems du reflux restent à sec, & se relevent ensuite sur l'eau, avec le reflux comme auparavant de sorte que ceux qui vont & viennent, attendent le tems du flux ou du reflux , pour partir avec le courant; enfin c'est une merveille qu'il faut voir pour la croire.

Après que je me fus rendu à mon logis , les Grands du Pais & les Consuls vinrent avec des présens me féliciter sur mon heureuse arrivée , & me témoigner la joie qu'ils en ressentoient. Les Gentilshommes & les Dames me rendirent aussi visite successivement ; mais le Maréchal auroit cru bleffer sa dignité de Duc & de Fils de Roi , s'il avoit fait la même chose. Il se contenta de m'envoyer son Intendant ; & le lendemain je lui envoyai pareillement le mien , pour s'informer de l'état de sa santé. Cependant sa femme & sa fille vinrent me voir. L'Intendant de la Province suivit l'exemple du Gouverneur , de même que le Premier Président du Parlement qui est dans cette Ville : cela n'empêcha pas que je n'eusse la visite de tous les Conseillers.

On me vanta beaucoup la forteresse de Bordeaux : on me dit qu'il y en a peu de semblables dans la France , qu'elle méritoit d'être vue , & que si je la voyois , elle auroit mon approbation. Tout cela ne tendoit qu'à m'engager à y aller ; mais comme nous étions dans l'hyver , il arriva par la permission de Dieu qu'il tomba de la neige. Cela me fournit une défaite , & je dis que ce n'étoit point un tems convenable pour une promenade. Cependant le lendemain le tems s'étant remis un peu au beau , le Gentilhomme , le Drogman & tous les autres revinrent à la charge , & redoublèrent leurs efforts en me disant que comme cette forteresse commandoit le Port , j'aurois le plaisir de le découvrir entièrement de-là. Je m'y rendis enfin , & pensant qu'il y devoit avoir

là-dedans quelque mystère, je consentis à y aller. Ils me dirent aussitôt qu'ils alloient ordonner que les carrosses fussent prêts dans deux heures , & faire avertir le Gouverneur du Château , afin qu'il fît préparer les canons. Environ vers les trois heures après midi , on vint me dire que les carrosses étoient prêts : j'y montai , & je me mis en chemin.

Cette forteresse est bâtie hors la Ville , sur le bord du fleuve. Elle est d'une très-belle construction & très-forte. Lorsque j'y arrivai , on me salua d'une grande décharge de coups de canon , & je montai à l'appartement du Gouverneur. Il y avoit sur le haut de la forteresse un jardin charmant avec un pavillon qui a vue sur toute la Ville & sur tout le Port. Je fus m'y asseoir , & j'eus le plai-

fir de découvrir le Port & les bâtimens , & jusqu'où alloit le flux & le reflux. Je me promenai ensuite dans le jardin. Le Gouverneur qui se rencontra Fleuriste , avoit élevé beaucoup de renoncules de graine , & il y en avoit déjà pour-lors quatre doubles d'ouvertes qu'il coupa pour me les présenter. Les boutons paroïssent aussi à la plupart des autres ; mais on sera encore plus surpris lorsque je dirai que depuis mon arrivée à Toulon , dans tous les endroits par où j'ai passé pour venir à Bordeaux , on m'apportoît des fleuts de Printems , comme des hyacintes , des violettes , &c. Il est certain qu'en Turquie on n'a point de ces sortes de fleurs dans ce tems-là.

Lorsque j'eus parcouru le jardin , je voulus m'en retourner ; mais on me dit, il y a encore une chambre

magnifique dans la forteresse , n'iriez-vous pas la voir ? De plus , le Maréchal qui est venu vous y attendre. Je ne pouvois m'excuser ; ainsi j'y allai. Cette chambre étoit peinte de visages d'Anges. Lorsque j'y entrai , le Maréchal se leva , vint au-devant de moi , & me fit beaucoup de démonstrations d'amitié & d'affection : nous nous assîmes ensuite vis-à-vis l'un de l'autre sur des chaises , & les visages d'Anges nous environnerent. On nous porta le café , le sorbet & les confitures , & nous nous rafraîchîmes. Un peu après cela le Maréchal me pria de l'excuser si on avoit manqué en quelque chose aux honneurs qui m'étoient dûs. Je lui témoignai aussi de mon côté ma reconnoissance , & je le remerciai des obligations que je lui avois. Nous prîmes sur cela congé l'un

de l'autre , & je m'en revins à mon logis.

Le Maréchal qui n'avoit jamais encore vu de Turcs , avoit fort fouhaité de me voir ; mais comme sa dignité ne lui permettoit point de me rendre visite , il craignoit aussi que s'il m'invitoit à aller chez lui , je ne le refusasse. Pour concilier ces deux difficultés , on imagina la partie de promenade de la forteresse. Voilà la véritable raison pour laquelle on me pressoit si fort d'y aller.

Jé m'arrêtai trois jours à Bordeaux , parce qu'il falloit encore y changer de bâtimens , & le Mardi matin , je m'embarquai dans la propre barque du Maréchal , qu'il avoit fait préparer pour moi. Je pris la route de Blaye , & comme la Ville de Bordeaux est du côté de l'Espagne , je passai à la

rive opposée du fleuve. Il y a sept lieues de la Ville de Bordeaux à celle de Blaye ; mais j'y arrivai heureusement en moins de trois heures , parce qu'étant parti avec le flux , je profitai de la rapidité du courant du fleuve.

A la sortie de ma barque , je trouvai douze chevaux de main harnachés royalement qu'on m'avoit envoyés avec un Gentilhomme, Ecuyer du Roi. Il y en avoit un dont le harnois étoit garni d'or & de pierreries. Outre ce cheval, on avoit encore envoyé un carrosse qui étoit aussi au bord du fleuve. On m'offrit de choisir ce qu'il me plairoit ; mais le froid & le tems qui étoit porté à la pluie ne me laisserent point balancer. Je montai en carrosse , & je pris le chemin de mon logis , où je me rendis en pompe , ayant les Troupes

de la forteresse & de la Ville rangées à mes côtés. Je trouvai en cette Ville les personnes qui étoient venues pour me conduire à Paris. Elles m'y attendoient avec tous les préparatifs nécessaires pour mon voyage.

J'étois venu jusques-là par eau , & comme mes gens n'étoient pas fort à leur aise dans les bâtimens qu'on nous donnoit , nous avons un peu souffert ; c'est pourquoi je dis au Gentilhomme que graces à Dieu mon voyage par eau étoit fini , & que désormais j'irois par terre ; qu'il voyoit la saison où nous étions ; qu'ainsi il eût soin d'avoir de bons chevaux de monture , & de bons chariots , parce que je voulois que mes gens fussent commodément. On a envoyé , me répondit-il , des carrosses exprès de Paris , & on préparera autant

de chevaux de monture qu'il fera nécessaire ; mais comme Vos Excellences ont un grand équipage , & que la saison est fort vilaine , je crains que si nous faisons charier le tout avec nous , il ne nous arrête beaucoup en chemin à cause des boues ; ainsi qu'elles me remettent les hardes qui leur sont absolument nécessaires , & certaines provisions, je les leur rendrai à Paris , s'il plaît au Tout-Puissant , dans le même état que je les aurai reçues. J'approuvai son sentiment , & je lui remis entre les mains plus de la moitié de mes équipages. On les chargea sur un bâtiment qui se trouvoit à Blaye , qu'on nolisâ pour aller au Havre de Grace , Port à quatre journées de Paris. Pour moi , je fus obligé de rester un jour dans cette Ville , pour mettre en ordre le

bagage que j'avois gardé avec moi.

Le dix-septième de la lune de Rebiul Akir, un jour de Vendredi, je tournai bride du côté de ma destination, je vins en cinq heures à un petit Village qu'on appelle Petitmort, de-là encore en cinq heures au Village de Pons, & de Pons en quatre heures à la Ville de Xaintes qui est fort grande & fort peuplée. Les mauvais chemins que nous eumes jusques-là nous firent beaucoup souffrir : tout mon équipage fut mouillé & perdu de boue, & pour comble de malheurs les chariots de charge ne purent point nous suivre, ce qui m'obligea de rester deux jours à Xaintes pour les attendre.

De Xaintes j'allai en cinq heures à la Ville de Saint Jean d'Angeli : de-là en quatre heures à un Village

appellé Berjou ; de Berjou aussi en quatre heures à Chinai , qui est un autre petit Village : de Chinai en sept heures à la petite Ville de Luzignan , & de Luzignan en cinq heures à Poitiers, Ville fort grande , où je séjournai un jour. Je ne sçaurois dire ce que nous essuyâmes de peine : nous nous rencontrions à faire un voyage de terre dans l'hyver : nous avions des chemins impraticables : les carrosses étoient surchargés : mes gens fort mal montés ; & ensuite par surcroît d'infortune très-mal logés.

La Ville de Poitiers est environnée de murailles ; mais son Château est ruiné de vieillesse. Il n'y a point de beaux bâtimens , & je vis fort peu de maisons qui fussent passables. Il n'y a pas non plus beaucoup de Noblesse : la plûpart de ses Habitans sont des gens de peu

de chose , & fort pauvres. Ils firent de grandes réjouissances à mon arrivée , & les Troupes de la Ville avec un Régiment qui s'y trouvoit pour-lors en quartier d'hyver , se rangerent sous les armes depuis hors des murailles de la Ville , jusqu'à mon logis.

Dans toutes les Villes & forteresses où je passois , on envoyoit toujours une troupe de Soldats une lieue au-devant de moi. Lorsque j'étois arrivé à la Ville , ils me conduisoient en pompe à mon logis , où les Grands du Pays , de même que les Consuls venoient me féliciter sur mon heureuse arrivée , & me portoient des fruits & des confitures. Il y avoit toujours sur mon chemin une si grande foule d'hommes & de femmes , qu'il sembloit que dans la Ville où j'arrivois , il n'y avoit de monde que

par les endroits où je passois. Après que j'étois descendu à mon logis, toute cette populace faisoit de si grands efforts pour entrer, qu'il étoit impossible aux Soldats qui gardoient la porte de l'en empêcher. Il y avoit toujours quelques personnes, qui presque étouffées par la presse, se mettoient à faire de hauts cris, & je voyois même venir devant moi des femmes évanouies. Quoique ceux qui entroient eussent souffert mille peines pour y parvenir, il ne faut pas croire que lorsqu'ils étoient sortis, ils s'en retournassent chez eux. Ils restoient dans la Cour pour attendre l'occasion de demander encore une autre fois à rentrer, & j'en remarquai, qui malgré tout ce qu'il y avoit à essuyer, entroient jusqu'à trois ou quatre fois; enfin le froid & la pluie ne les empêchoient point de

demeurer en tremblant jusqu'à trois heures de nuit dans la Cour de mon logis. Je laisse à penser combien j'étois émerveillé d'une si grande curiosité.

Les chevaux de main qu'on m'avoit envoyé de la part du Roi, marchaient toujours à côté de mon carrosse, de sorte que lorsque je voulois monter à cheval, je n'avois qu'à mettre pied à terre. L'Ecuyer du Roi, qui étoit un Cavalier accompli ne s'éloignoit pas non plus d'auprès de moi, & étoit attentif de me donner la main lorsque je montois ou que je descendois.

Je fus aussi accompagné depuis Bordeaux d'un second Gentilhomme (a). Il étoit allé à Bordeaux avec un congé pour voir ses Parents qui y demeuroient, & comme

(a) M. Binet.

si sous ce prétexte il étoit venu à ma rencontre , il s'en retournoit de compagnie avec moi.

Le Gentilhomme qui étoit mon Minandar (a) reçut sur sa route des lettres de Paris , par lesquelles on lui marquoit quel Palais on m'avoit destiné , de quelle maniere je ferois mon entrée , qui viendroit à ma rencontre ; enfin toutes les dispositions & les arrangements qu'on avoit fait à mon sujet. Il me fit part de toutes ces nouvelles.

On me faisoit les mêmes honneurs quand je sortois d'une Ville ou d'une forteresse qu'on m'avoit fait en entrant. On rangeoit les Troupes en ordre , & on ne manquoit pas de m'accompagner au bruit du canon , dans les endroits où il y en avoit.

(a) C'est une personne chargée de la réception d'un Hôte.

Je

Je partis le Mardi de Poitiers , & j'allai en sept heures de marche à la Ville de Chatelleraut. C'est un fort bel endroit , & renommé par ses bons faiseurs de couteaux , qui se répandent de-là dans les environs. J'y vis quantité d'instrumens à trancher.

De Chatelleraut je vins en quatre heures à un petit Village nommé Faux , & le premier de la lune de Dgem Zilul Euvel , un jour de Vendredi , j'arrivai après une marche de sept heures à Amboise , où les Rois de France ont fait anciennement leur résidence ; il y a encore un Palais Royal , & une petite forteresse. La Loire qui est un très-grand fleuve coule devant la Ville. Je le passai sur un pont , & je fus descendre de l'autre côté , où il y a encore une petite partie de la Ville , à une maison qui re-

gardoit sur le fleuve. Je vis ce jour-là sur mon chemin un Palais magnifique , avec un jardin charmant , mais dont je ne sçaurois dépeindre la situation. Ce Palais appartenoit autrefois à un Thrésorier du Roi d'Espagne regnant , qui a été déposé de sa charge ; son Maître actuel étoit à Paris. Depuis Poitiers je commençai à voir sur mon chemin de belles campagnes , & de magnifiques maisons.

D'Amboise six heures de marche me menerent à la Ville de Blois. Je suivis toujours le rivage de la Loire , qui est bordée des deux côtés de Villages très-peuplés , & de Palais en si grand nombre , qu'il semble qu'ils se touchent. Il faut dire aussi que le fleuve lui-même est très-beau ; il est plus grand que celui de la Garonne ; outre que sur ce dernier la vue ne trouve

point de quoi se satisfaire comme sur la Loire. Elle passe au milieu de la Ville de Blois, de même qu'à Amboise. Il y avoit aussi un grand pont pour aller d'un côté à l'autre.

Le lendemain matin je repassai la rivière sur ce grand pont, & marchant le long de l'autre rive, je gagnai un petit Village appelé Saint Laurent. A moitié chemin est un Palais Royal, bâti dans un lieu de délices. Sa construction ressemble à un encensoir (a) à six dômes, & ses ouvrages de sculpture à ceux de nos montres de table. C'est François premier, Empereur de France qui l'a fait bâtir. Il appartient présentement au Roi. On

(a) On se sert du terme d'encensoir, n'y en ayant point d'autre pour exprimer ce dont on se sert chez les Turcs pour présenter le parfum : on pourroit se servir encore de celui de cassiole.

ne peut en concevoir une juste idée si on ne le voit , car une description ne sçauroit la donner. On a renfermé avec des pallisades aux environs du Palais des montagnes & des plaines jusqu'à sept lieues à la ronde , & on a mis des portes d'espaces en espaces, par lesquelles j'ai moi-même passé. Cet endroit est un lieu de chasse. J'y vis beaucoup de Cerfs ; mais comme il est réservé pour le Roi , personne autre que lui n'y peut chasser.

De Saint Laurent j'allai en six heures à la grande Ville d'Orléans. Elle passe pour une des plus belles Villes de la France ; & véritablement c'est un endroit qui n'a pas son pareil. La Loire coule entre la Ville & le Fauxbourg. Après avoir traversé le Fauxbourg , je passai la rivière sur un pont , & j'entrai dans la Ville. La forteresse

est fort vieille & même sans canon. On a négligé de l'entretenir, parce qu'Orléans n'étant éloigné de Paris que de vingt heures, se trouve dans la résidence de la sûreté. Il y avoit pour-lors en quartier d'hyver un Régiment fort renommé, qu'on appelle le Régiment de Champagne. Il me reçut sous les armes, & rangé en bataille. Les Grands du Pays vinrent me voir à l'ordinaire, & ma salle ornée de visages d'Ange, devint la salle des peintures de la Chine.

Je ne séjournai qu'un jour dans cette Ville : le lendemain qui étoit un Mercredi je me remis en chemin. Je vins en six heures à un petit Village qu'on appelle Touri, & de-là encore en six heures au Bourg d'Etampes. Ce Bourg qui méritoit être appelé Ville, est très-grand. Il est environné de jardins.

ges & de vignobles , & ses fertiles campagnes le font regarder comme le grenier de Paris.

D'Etampes j'allai en sept heures à un autre Bourg appelé Corbeil. C'est encore un gros Bourg , & sa situation sur le bord de la Seine le rend très-agréable.

Le lendemain matin je passai d'abord sur un pont la Seine , qui est dans cet endroit-là aussi large que la Garonne , & après avoir marché l'espace de quatre heures , en promenant mes yeux sur des Palais enchantés , sur des jardins charmans , & construits d'une manière toute nouvelle pour moi , & sur des bosquets d'une beauté admirable, qui embellissent le rivage du fleuve , je passai encore sur un pont la rivière de la Marne , qui ayant arrosé le Bourg de Charenton , se joint en ce même endroit

avec la Seine. J'arrivai de-là heureusement en une heure de tems à un Palais qu'on m'avoit préparé aux environs de Paris. C'étoit le neuvième de Gemazil. Euvel un Samedi.

Le fameux Atlas que le défunt Kiatibtcheleby a traduit en Turc, raconte une particularité fort extraordinaire de Charenton. On dit, rapporte-t-il, que dans le Bourg de Charenton il y a un endroit, où l'écho répète les paroles jusqu'à treize fois. Je m'informai avec beaucoup de soin & d'exactitude d'une chose si surprenante ; mais il ne se trouva personne qui en eût connoissance, & tout le monde me répondit que jamais on en avoit entendu parler, de sorte que je ne pus point sçavoir s'il y a eu véritablement un endroit semblable qui ait été ruiné par l'écoule-

ment des tems , ou bien pourquoi Atlas l'a marqué.

Je restai environ une semaine dans mon Palais. Il y venoit jour & nuit une si grande foule d'hommes & de dames de la premiere distinction , les uns incognito , & les autres à découvert , que je puis dire qu'il ne s'est jamais vu tant de monde dans des maisons de noces (a).

Les François ont une Charge

(a) Les Turcs se servent du nom de noces pour exprimer non-seulement les Fêtes qui se font à leurs mariages , mais aussi à la circoncision de leurs enfans. Les Grands célèbrent les unes & les autres avec beaucoup de magnificence : elles durent ordinairement sept ou huit jours ; & comme les femmes font les mêmes cérémonies dans leurs harems , que les hommes dans leurs appartemens ; il y a dans ces occasions un concours extraordinaire de personnes des deux sexes.

particuliere :

particuliere : on appelle celui qui en est revêtu Introducteur des Ambassadeurs. Ses fonctions sont d'aller féliciter les Ambassadeurs, de leur faire faire leur entrée, & de les conduire chez le Roi. Cet Introducteur vint me voir le lendemain que je fus arrivé à ce Palais, pour me féliciter de la part du Roi sur mon heureuse arrivée. Il revint encore deux jours après : il me dit que le Roi m'invitoit à faire mon entrée le Dimanche à midi ; qu'on m'avoit préparé un Hôtel exprès pour moi ; qu'on avoit ordonné les plus belles Troupes pour être sous les armes avec des habits neufs ; qu'on avoit destiné d'abord le premier Maréchal pour m'accompagner ; mais que comme je désirois de faire mon entrée à cheval, & que les forces & l'âge de ce Maréchal ne lui permettoient

point d'y monter, on avoit nommé ensuite le second, appelé le Maréchal d'Estrées; ainsi, ajouta-t-il, s'il plaît à Dieu, Dimanche avant midi il viendra avec le carrosse du Roi, pour vous faire faire votre entrée, & Vos Excellences se joindront à lui.

Le lendemain son Aide qui est aussi préposé pour avoir soin de ce qui regarde les Ambassadeurs, vint me voir, & il me dit: Je suis venu pour mettre par écrit l'ordre de votre entrée; c'est pourquoi je prie Vos Excellences de me faire l'honneur de me dire combien elles ont de personnes qui doivent monter à cheval, parce que je leur en ferai conduire de harnachés de l'écurie du Roi: combien elles veulent de chevaux de main; & enfin dans quel ordre Elles souhaitent que soit la marche, afin

que je puisse me régler là-dessus , pour les préparatifs & les arrangements qu'il y a à faire. Je lui répondis que j'avois amené avec moi cinq chevaux , qu'ainsi il n'en étoit besoin que de deux , afin qu'il y eût sept chevaux de main ; que je monteroïis sur un de ces sept , & que les six autres feroient menés en main ; & qu'il en falloit ensuite quarante harnachés pour mes gens. Il fit une note de tout cela.

Le Dimanche M. Cognard un des Ecuyers du Roi , & le même qu'on avoit envoyé à ma rencontre à Blaye , se rendit à mon Hôtel pour distribuer les chevaux. Il donna à mon fils , comme étant Divan-Effendi une jument qui avoit une bride garnie d'or & de pierres ; il donna aussi à mon Intendant un cheval convenable , & aux autres pareillement selon leur rang :

ensuite arriverent le Maréchal d'Es-
rée s, & l'Introducteur dans un
carrosse du Roi : je ne manquai
pas d'aller au-devant d'eux. Ils me
dirent que le Roi m'avoit envoyé
son propre carrosse pour moi, &
que toutes les personnes de distinc-
tion m'avoient aussi envoyé les
leurs par honneur. Dans le même
instant je vis paroître une centaine
de carrosses superbes & magnifi-
ques. Il n'y a point de tems à per-
dre, me dit ensuite le second In-
troducteur, nous allons commen-
cer à marcher, avec la permission
de Vos Excellences, Il se leva aussi
tôt pour le faire. Le Régiment du
Roi, Cavalerie, ouvrit la marche.
Il fut suivi d'une partie de mes
gens à cheval, avec la pelisse &
le fusil en main, & ceux-ci d'une
autre partie avec le kercket (a).

(a) Sur-tout d'été d'une étoffe fort légère.

& la lance , & derriere eux marchoient quelques Agas portant la barbe. Ils précédoient l'Iman Effendi , & le Kapigidlar Kerkudafsi (*a*) , à la suite desquels mon Fils & mon Intendant prirent place. On menoit après cela six chevaux de main magnifiquement harnachés , que l'Ecuyer du Roi & l'Interprete suivirent. Je marchai ensuite avec le farik (*b*) de cérémonie , & un feredgé (*c*) doublé d'une pelisse de martre-zibeline , monté sur un cheval harnaché avec le harnois & la bride de divan (*d*). Le Maréchal prit ma droite , & l'Introducteur ma gauche. La marche fut fermée par un second Régi-

(*a*) Maître des cérémonies.

(*b*) C'est la mousseline qui entoure le turban des Turcs.

(*c*) Robe de dessus avec des manches larges.

(*d*) C'est-à-dire , de cérémonie.

ment de Cavalerie , après lequel les carrosses se rangerent chacun selon son rang.

Quoique les rues de Paris ayent assez de largeur pour contenir six carrosses de front , il y avoit pour-lors en certains endroits une si grande quantité de monde , qu'à peine pouvions-nous passer trois Cavaliers. J'avois pris six de mes Tchoadars pour marcher à mes côtés, mais ils furent obligés de passer devant moi. Toutes les rues étoient bordées d'espace en espace de Soldats à pieds & à cheval : il'y avoit aussi des gens du peuple assemblés par troupes de dix & de quinze , de sorte qu'on auroit dit que tout Paris étoit venu voir mon entrée.

Les fenêtres des maisons de cette Ville , qui sont bâties à quatre ou cinq étages ont vue sur la rue. Elles étoient toutes surchargées

d'hommes, de femmes, & de petits enfans, car comme on n'avoit point vu de Turcs, grands & petits vouloient ſçavoir quelle ſorte d'hommes nous étions. Le Roi même, le Duc d'Orléans, ſon Oncle & ſon Tuteur, tous les gens de la Cour & tous les grands Seigneurs avoient pris chacun une maison pour voir mon entrée; & quoique comme j'avois fait mon voyage par mer, je n'euffe pas un équipage aſſez beau pour une pareille cérémonie, cependant, par le ſecours de Dieu, on avoua qu'il ne s'étoit jamais vu une entrée ſi ſuperbe à Paris.

J'allai deſcendre dans l'ordre ci-deſſus à l'Hôtel qu'on m'avoit préparé, devant lequel on fit défilér les Troupes qui étoient ſous les armes, pour me ſaluer. Le Maréchal prit après cela congé

de moi , & s'en retourna chez lui.

Les hommes & les femmes commencerent ensuite à venir en foule , les uns pour me rendre visite , & les autres seulement par curiosité. Ils m'accablerent de cérémonies & de complimens. Ce qu'ils désiroient le plus étoit de me voir manger. On venoit m'annoncer la fille & la femme d'un tel , qui demandoient permission d'assister à mon dîner. Il se rencontroit quelquefois que c'étoit des personnes que je ne pouvois pas refuser , & auxquelles j'étois obligé de permettre l'entrée ; mais se trouvant pour-lors dans leur carême , elles ne pouvoient manger avec moi. Elles ne faisoient qu'entourer la table pour nous regarder. Ces manieres très-nouvelles pour moi me gênoient beaucoup ; mais ma complaisance me faisoit prendre

patience. Pour les François ils ont coutume d'assister ainsi aux repas, & lorsque, par exemple, le Roi se met à table, on permet d'entrer à ceux qui ont envie de le voir manger. On va de même, ce qui est bien plus étrange, à son lever & à sa toilette. Voilà pourquoi ils venoient m'importuner de cérémonies dont je leur eusse volontiers fait grace.

Deux jours après on m'envoya l'Introducteur des Ambassadeurs, qui me dit : le Roi invite Vos Excellences à l'aller voir Vendredi. J'espère, s'il plaît à Dieu, qu'Elles iront. On a nommé par honneur le Prince de Lambesc pour Les conduire au Palais de Sa Majesté. Ce Prince & moi viendrons Les prendre, & nous marcherons ensemble comme précédemment. Il me fit ensuite plusieurs compli-

mens, en me disant que le Roi, par l'affection particuliere qu'il avoit pour moi, vouloit me faire tous les honneurs possibles, & il ajoûta qu'on avoit disposé pour mon audience un cortège plus nombreux que celui de mon entrée; qu'après que j'aurois présenté ma lettre Impériale, le Gouverneur du Roi me répondroit; que le Roi se trouveroit debout lorsque j'entrerois & que je sortirois, & que ce feroit après cela à moi à faire de ma part ce qui convenoit à l'amitié.

Le Vendredi le Prince de Lambesc & l'Introducteur vinrent chez moi. Je fis ranger mes gens dans le même ordre que précédemment, mais je ne leur donnai ni sabre, ni fusil, ni lance. Je remis à mon Fils, comme Divan-Effendisi la magnifique lettre Impériale, & en

considération de cet emploi , on lui donna à monter une jument dont la bride étoit garnie d'or & de pierreries. Je marchois après lui avec un turban de cérémonie , & un feredgé doublé de marte-zibeline , monté sur un de mes propres chevaux , qui étoit harnaché avec le harnois du divan. J'avois le Prince de Lambesc à ma droite , & l'Introduiteur à ma gauche. Nous nous mîmes en marche dans cet ordre.

Comme on avoit dessein de me faire voir les Troupes du Roi , on avoit fait venir des Régimens d'Infanterie & de Cavalerie qui étoient dispersés de côté & d'autre en quartier d'hyver , & on en avoit habillé la plupart de neufs. Ces Troupes qui montoient à plus de trente mille hommes , étoient rangées en ordre depuis mon Hô-

tel jusqu'au Palais du Roi. Je dois avouer que je vis des Troupes très-superbes, très-choisies & très-fortes.

Je vins au Palais du Roi par le jardin, où je trouvai deux Régimens sous les armes, appelé l'un le Régiment aux chevaux (a) blancs, & l'autre le Régiment aux chevaux noirs. Ce sont les plus considérés de toutes les Troupes; aussi ne sont-ils composés que de gens de la première distinction. Leurs Capitaines ont le pas devant tous les autres. Ce corps de Troupes est particulier au Roi. Leurs chevaux étoient fort beaux, & leurs habits très-riches.

Lorsque je fus au pied de l'escalier de la porte du Palais, je descendis de cheval, & on me

(a) Ce sont les deux Compagnies des Mousquetaires.

conduisit pour prendre un peu haleine dans un appartement à main droite : c'étoit celui de l'Intendant de l'éducation du Roi, qu'on nomme M. le Duc, & qui est proche parent du Roi.

Après m'être un peu délassé, je me levai & je montai l'escalier d'enhaut. A chaque pas que je faisois, une personne de la Cour venoit au-devant de moi, jusqu'à ce que j'arrivai à la porte du divan (a). La foule étoit si grande, que quoique ces Seigneurs m'entourassent de tous côtés, j'avois encore beaucoup de peine à passer. Je parvins toutefois à entrer avec douze personnes. Il y avoit des deux côtés de la salle plusieurs centaines de sièges en amphithéâtre rangés en ordre, qui regnoient jusqu'au trône du Roi, & que je ne sçau-

(a) C'est-à-dire la salle de l'assemblée.

rois mieux comparer qu'à ceux qu'on met ici dans les chambres de noces. Sur ces sièges étoient assises les Princesses du sang & les femmes & les filles de la première distinction , toutes avec des habits brillans de pierreries. Elles se leverent lorsque j'entrai, Le Roi se leva pareillement lorsque je fus près de son trône. J'avois devant moi la très-magnifique lettre Impériale. Je mis d'abord les mains sur la poitrine , ensuite m'étant approché du Roi , tenant toujours la lettre Impériale , je m'inclinai & je lui dis : Voilà la magnifique lettre Impériale de Leurs Majestés le très-Généreux , très-Grand & très-Puissant Empereur de la foi , mon Bienfaiteur , mon Seigneur & mon Maître le Sultan Ahmedkan , fils du Sultan Mehemedkan. Je la remis en même tems entre

les mains de son Visir (a), & ayant pris celle de Leurs Grandeurs le très-Fortuné Grand Visir (b), je la présentai aussi au Roi, en lui disant que c'étoit la très-haute lettre de Leurs Grandeurs le très-Puissant & très - Fortuné Grand Visir Ibrahim Pacha, l'Honoré Gendre du Grand Seigneur, après quoi je la donnai pareillement à son Visir. J'ajoutai que Leurs Majestés le très-magnifique, très-Grand & très-Puissant Empereur de la foi mon Maître m'avoient envoyé en Ambassade pour affermir l'étroite & ancienne amitié des deux Empires, & pour déclarer la bienveillance, l'amour, l'estime & la considération qu'Elles portoient à leurs Majestés le très.

(a) M. l'Archevêque de Cambrai qu'en a appelé ensuite M. le Cardinal du Bois.

(b) Maniere de s'exprimer des Turcs quand ils parlent de leur Grand Visir.

Puissant, le très-magnifique Empereur de France.

Le Roi à peine sorti de sa onzième année, ne faisoit que d'entrer dans sa douzième. Sa beauté non pareille, accompagnée de l'éclat de ses habits, qui étoient chargés d'or & noyés dans les diamans, lançoit des rayons de lumière dans l'assemblée. Il ne me répondit point, mais le Maréchal de Ville-roi, son Gouverneur y suppléa, & me dit que Leurs Majestés le Roi étoient très-satisfaites de la lettre de Leurs Majestés le très-Généreux & très-Puissant Empereur Ottoman, & du choix qu'Elles avoient fait de ma personne pour l'Ambassade. Pendant tout ce tems le Duc d'Orléans, Régent se tenoit debout auprès du Roi, de même que les autres Princes du sang à droite & à gauche.

Je portai

Je portai après cela les mains à la tête , pour m'en retourner , & après avoir fait quelques pas , à la poitrine , pour prendre congé. Je revins à mon Hôtel dans le même ordre que j'en étois parti , marchant toujours au milieu du Peuple & des Troupes. Ce jour de Vendredi que j'eus mon audience du Roi , se rencontra le premier jour de l'équinoxe.

Les Portes du Roi sont continuellement gardées par cent Soldats Suisses , Nation particuliere qui habite entre la France & l'Allemagne , & qui sert indifféremment les Princes Chrétiens. Comme ce sont des gens forts & courageux , & avec cela très-attentifs & très-fideles à executer les ordres qu'on leur donne , on les a choisis pour la garde. Voici un trait de leur attention & de leur fidélité

qu'on raconte. Un de ces Suisses fut mis un jour par son Capitaine à la porte du jardin de Versailles, avec defense d'y laisser entrer personne. Le Roi eut envie de se promener dans le jardin, & vint pour y entrer; mais le Suisse ayant planté sa halebarde devant la porte, lui dit : Qu'il lui étoit défendu de donner entrée à qui que ce fût. Sçais-tu que je suis le Roi, lui dit Sa Majesté? Je le sçais, mais que m'importe, reprit le Suisse. J'ai un ordre absolu, il faut que je l'exécute. Sur cela le Roi lui offrit une poignée de louis d'or; mais le Garde lui répondit : Vous avez dessein de me corrompre par argent, pour me faire ensuite châtier, & pour me faire perdre ensuite mon honneur. On me donna douze Soldats de cette Compagnie, avec un Officier, pour faire

la garde à la porte de mon Hôtel. Je reconnus par moi-même que c'étoient des gens qui faisoient leur devoir dans la dernière perfection, & qui étoient d'une ponctualité incroyable à exécuter tous les ordres qu'on leur donnoit.

Le lendemain de mon audience, j'envoyai au Visir par mon Intendant les présens que j'avois préparé pour le Roi. Il répondit qu'il auroit soin de les faire présenter à Sa Majesté. Voici en quoi ils consistoient. Premièrement un cheval de Metelin, harnaché avec des harnois Royaux. Sa selle & sa housse étoient d'un diba blanc (a), avec une broderie d'or trait, travaillé avec une variété de couleurs, & un art admirable, & les étriers de pur argent, & un autre cheval de main sans harnois.

(a) Etoffe d'or ou d'argent.

Secondement en un carquois garni des flèches très-mignones ; avec un petit arc également bien fait. Le carquois étoit aussi orné d'une fort belle broderie d'or trait. Troisièmement en neufs pièces de diba de Grèce, trois pièces d'étoffes des Indes, une pélisse d'hermine, & neuf bouteilles d'excellent baume.

Le Régent du Royaume, ainsi que le Roi, avoit aussi son Introduceur pour les Ambassadeurs. Cet Introduceur vint chez moi le même jour que j'eus mon audience. Il me dit que le Régent m'invitoit à lui rendre visite le lendemain, & que pour lui, il ne manqueroit pas de me venir prendre en carrosse ; mais que le Peuple qui souhaitoit extrêmement de me voir, m'auroit une grande obligation si je montois à cheval.

J'y consentis, & je montai le lendemain matin sur le même cheval avec lequel j'étois allé chez le Roi. Tous mes gens monterent pareillement sur des chevaux qu'on leur avoit donnés, & je me mis en marche avec le même cortége & dans le même ordre que précédemment. Le Régiment du Régent, qui est un Régiment de Cavalerie, alloit devant nous. Il y avoit aussi sur le chemin des Troupes rangées d'espace en espace comme pour me saluer.

Lorsque je fus arrivé chez le Régent, son Intendant & l'Introduiteur du Roi vinrent au-devant de moi. Le premier me demanda si je ne voulois pas me reposer un moment, & me pria d'entrer dans son appartement. Je n'y restai que le tems qu'il fallut à mes gens pour descendre de che-

val & frotter leurs bottes , après quoi je me levai.

Le Palais du Régent est très-beau & très-vaste , & il y a beaucoup de sales & de chambres toutes dorées qui communiquent les unes dans les autres. Elles étoient pleines d'une multitude innombrable de monde. Le Duc d'Orléans étoit dans la plus éloignée , assis sur un fauteuil , & environné d'une Cour semblable à celle des Rois. Il se leva aussi-tôt que je parus , m'ôta son chapeau , & vint deux ou trois pas au-devant de moi. De mon côté , pour remplir les devoirs de l'amitié , je portai mes mains sur la poitrine , & je lui souhaitai toutes sortes de prospérités. Je pris en même tems la lettre du Grand Visir , & je lui dis , en la lui présentant , voici la très-haute lettre de Leurs

Grandeurs le très-Puissant & très-Bienfaisant Ibrahim Pacha, Grand Visir, l'honoré Gendre du Grand Seigneur. Le Regent tendit le bras, & reçut la lettre de la main à la main. J'ajoutai après cela que l'avantage que j'avois de voir une personne de son haut rang, me faisoit oublier toutes les incommodités de mon long voyage de mer & de terre ; mais je ne tins ce langage que par honnêteté, car véritablement s'il me falloit faire la relation de ce que j'ai souffert, depuis Toulon jusqu'à Paris, les neuf feuilles Célestes (a) ne la

(a) C'est-à-dire que quand il y auroit neuf feuilles de papier aussi grandes que l'étendue des neuf Cieux, elles ne pourroient point contenir la relation de ses fatigues. Cette façon de parler hyperbolique est du goût des Turcs, & en général de tous les Orientaux, qui font consister l'éloquence dans ces sortes d'expressions

pourroient point contenir. Le Régent me répondit avec beaucoup de politesse : J'ai un sensible plaisir de recevoir la lettre du très-Fortuné Grand Visir , du choix qu'on a fait d'une personne de la qualité de Vos Excellences pour l'Ambassade, & de ce que ma Régence a été marquée par ce commerce de lettres , & par cette confirmation d'amitié. Je pris ensuite congé de lui , & je m'en retournai. Il faisoit ce jour-là un peu chaud. Cela joint aux difficultés que j'avois à passer dans les rues , à cause de la foule du monde , m'avoit si fort fatigué & abbatu , que je fus obligé de remonter en carrosse , pour revenir à mon Hôtel.

J'allai voir le lendemain l'Ar-

Cette remarque servira pour toutes celles qui sont dans cette Relation.

chevêque

chevêque de Cambrai, qui occupoit le poste de Visir. Il me donna le café, le sorbet, & les confitures, & me fit toutes sortes d'honneurs.

Les François ont plusieurs Visirs ; ils les appellent Ministres. Ils sont d'un rang inférieur à celui des Maréchaux de France & des Ducs. Chacun d'eux a son département particulier, dans lequel il est absolu, & il ne se mêle que des affaires qui en dépendent. L'Archevêque de Cambrai étoit Ministre des affaires étrangères. Son emploi est d'examiner s'il convient de faire la paix ou la guerre, d'avoir soin des affaires du commerce, de terminer les Négociations dont les Ambassadeurs des Princes étrangers sont chargés, & de rappeler ou de nommer les Ambassadeurs qui viennent à la Porte de Féli.

cité. M. le Régent avoit sur-tout beaucoup d'estime & d'amitié pour lui. C'étoit un pauvre Prêtre, devenu Chef de l'Eglise de Cambrai, & qu'on appelle *Arkiapiscopos* (a). *Arkia* veut dire Souverain. Il m'avoit fait dire par le Drogman, lorsqu'il m'invita à l'aller voir, qu'il me rendroit la contre-visite.

J'envoyai le lendemain par mon Intendant mon présent au Régent. Il consistoit en un cheval d'une beauté parfaite, harnaché à l'usage des Visirs; en six pièces de diba de Grèce, en une pélisse d'hermine, quatre pièces d'étoffes des Indes, trois mouchoirs, & en six bouteilles de baume, chose fort estimée en France.

J'avois une lettre du très-Bien-faisant Grand Visir mon Maître,

(a) Les Turcs disent *Arkiapiscopos* du Grec, au lieu d'Archevêque.

pour le Comte de Toulouse ,
Grand Amiral de France , mais
comme il étoit pour-lors à sa mai-
son de campagne , je différai de
l'aller voir.

Quelques jours après j'allai chez
le Maréchal de Villeroi , & je lui
remis la lettre de Leurs Grandeurs
le très-Fortuné. C'étoit un beau
vieillard. Il me combla de toutes
sortes d'honnêtetés. Il étoit char-
gé de l'éducation du Roi. Comme
il avoit son logement dans son
Palais , il se couchoit & se levoit
en même tems que lui : enfin il
ne s'en séparoit pas un moment.
Pendant que je m'entretenois en
particulier avec lui, le Roi curieux
de me voir , venoit regarder à
travers les rideaux.

La route de mer que j'avois prise
pour me rendre en France , ne
m'avoit pas permis de mener plus

I ij



de trois chevaux d'un desquels encore j'avois fait présent au Régent ; cela m'embarassoit beaucoup, lorsque j'avois envie de faire quelque promenade ; mais on me tira de cette peine au bout d'un mois, en m'envoyant deux carrosses qui étoient à ma disposition.

On me dit quelques jours après que le Roi devoit faire une partie de chasse, que je me divertirois beaucoup si je voulois en être, & que si la proposition se trouvoit de mon goût on m'envoyeroit des chevaux. C'est toujours un divertissement, dis-je en moi-même, ainsi je résolus d'y aller. Le jour marqué pour cette chasse, je montai en carrosse, & je fis mener mes deux chevaux en main. Lorsque je fus hors de la Ville, je rencontrai Sa Majesté qui descendit

de carrosse , & monta sur un cheval qui n'étoit pas plus grand qu'un Mételin. Six personnes à pied l'environnoient. Je descendis aussi en même tems pour monter pareillement à cheval , & je me mis à côté du Maréchal de Villeroi, le Roi marchant toujours devant nous. Nous passâmes par un bosquet , & de-là nous vînmes à une plaine de verdure , où tout le monde s'arrêta & se rangea en haye. Les Chasseurs du Roi avoient porté avec eux divers oiseaux de proie qui n'avoient point leurs pareils, comme des Gerfauts, des Faucons, des Tiercelets , des Eperviers & des Lancrets. Ils les tenoient sur des trépieds ou cercles suspendus à leurs cols. Ils avoient eu soin aussi de prendre auparavant de toutes sortes de bêtes à quatre pieds & de vol. Tantôt on faisoit partir

un oiseau ordinaire, & on le chassoit de nouveau, tantôt on lâchoit un lièvre & on le faisoit prendre par les Eperviers, tantôt on faisoit envoller la Grue, le Héron & l'Aigle, pour combattre avec les Faucons. Nous eumes le divertissement de ce spectacle durant trois ou quatre heures.

J'avois lié conversation pendant ce tems-là avec le Maréchal de Villeroi, & le Roi préférant le plaisir de me voir à celui de la chasse, ne leva pas les yeux de dessus moi. Lorsque la chasse fut finie, je m'en retournai.

M. le Comte de Toulouse ne tarda pas à revenir de sa Maison de campagne. J'allai le voir & je lui remis la lettre du très-Fortuné mon Maître. Il est propre fils, mais fils naturel de Louis XIV. C'est par rapport à cette Naissance & à sa

Charge, qui est une des premières & des plus honorables, qu'il est un des plus considérés des Princes du Sang. Il me reçut au haut de l'escalier; & lorsque je m'en retournai, il m'accompagna jusques à mon carrosse.

Le Gouverneur du Roi vint ensuite me rendre visite avec ses fils. Il me dit que le Roi avoit eu une si grande envie de me voir, que s'il l'avoit pu, il l'auroit suivi. Il me fit plusieurs autres complimens de la sorte.

J'eus aussi deux jours après la visite du Comte de Toulouse, sur laquelle je marquerai ici une particularité.

Il y a un premier & un second Introduceur pour conduire les Ambassadeurs chez le Roi, ce fut le second qui vint m'inviter à aller chez le Comte de Toulouse, & qui m'y

compagna , & le Comte de Toulouse vint au-devant de moi avec le grand Introducteur; mais lorsque le Comte de Toulouse me rendit visite , il avoit avec lui le premier Introducteur , & je l'allai recevoir & l'accompagnai avec le second Introducteur qui étoit venu auparavant chez moi. On donna le grand Introducteur au Comte de Toulouse , en considération de ce qu'il étoit Prince du Sang.

On me dit quelques jours après il y a près du Palais du Roi un lieu de délices qu'on appelle le Cours, c'est-à-dire Meydan (a). Sa Majesté va de tems en tems s'y promener en carrosse : les Grands , les Dames & Demoiselles de distinction y vont aussi , pour la beauté de la promenade & pour voir le Roi. Si

(a) Meydan veut dire Place Publique.

Vos Excellences y alloient , Elles y prendroient beaucoup de plaisir , & en même tems le Roi qui désire passionnément de vous voir auroit cette satisfaction.

Comme on n'avoit , jamais vu à Paris ni Turcs, ni habits à la Turque , on nous regardoit avec des yeux d'admiration , & plus on parloit de nous au Roi , plus on augmentoit l'envie que ce Prince jeune & curieux des choses nouvelles avoit de nous voir ; mais ne pouvant pas m'inviter ouvertement , il falloit avoir recours à l'artifice , & on ne travailloit à m'engager à aller au Cours , que pour lui procurer ce plaisir : c'est pourquoi un jour qu'il se proposoit de sortir , on me fit avertir. Je montai à l'instant en carrosse & me rendis au Cours , en passant vis-à-vis du jardin du Palais du

Roi. Il y avoit cinq ou six cens carrosses , qui attendoient avec impatience l'arrivée de Sa Majesté.

Le Roi a un carrosse exprès pour se promener dans cette place , dans lequel il ne peut entrer qu'avec son Gouverneur. Il est en forme d'un kiosque quarré , ouvert de tous côtés & doré. On fit arrêter mon carrosse auprès de celui-là , pour attendre le Roi , qui sortant aussi-tôt de son jardin dans un autre carrosse avec son Gouverneur , vint m'aborder. Il m'honora de regards d'estime , me fit beaucoup d'amitié , & monta dans le carrosse particulier. Je me levai debout dans le mien , pour répondre à ses honnêtetés , après quoi il fit marcher les deux carrosses de front , & nous commençâmes à nous promener.

La place que les François appellent Cours est une vaste & charmante plaine de verdure , plantée d'arbres fort hauts , rangés si géométriquement , & dans une telle proportion , qu'on ne peut remarquer aucune différence entr'eux.

Je puis dire que la vue de cette place chasse la mélancolie , & que sa promenade augmente la joie. Nous fîmes cinq ou six tours dans ces belles allées , accompagnés d'un nombre infini de carrosses qui étoient remplis de beautés aux visages d'Ange & aux joues d'argent , dans la contemplation desquelles je trouvois un surcroît de plaisir qui ne se peut exprimer. Cette promenade nous mena jusqu'au soir : je m'en retournai ensuite à mon Hôtel.

Lorsque le Maréchal de Villetoir vint chez moi , il me deman-

da si je ferois bien - aisé de voir l'Ordonnance des Troupes du Roi sur le point du combat , & la maniere dont on les exerçoit. Je lui témoignai que cela me feroit beaucoup de plaisir. C'est pourquoi la veille du jour qu'elles devoient passer en revue devant le Roi , il me fit avertir. Je partis le lendemain. Après avoir passé par un bosquet , je vins à une plaine parsemée d'émeraudes , dans laquelle l'Infanterie, ses drapeaux déployés , étoit rangée sur cinq ou six lignes , dont la longueur le disputoit à la portée de la vue , & j'allai au lieu du rendez-vous , où les Princesses du Sang , & les Duchesses en carrosse attendoient le Roi. Dans le même instant le Duc d'Orléans , Régent , arriva avec ses enfans , quelques Maréchaux de France , & d'autres grands Seigneurs de la

Cour. Je montai pour-lors à cheval, & pendant que nous étions à nous faire des complimens avec le Régent, le Roi vint, accompagné de son Gouverneur. Tous les deux monterent à cheval, & le Gouverneur m'ayant pris auprès de lui, nous marchâmes à côté l'un de l'autre. Le Roi étoit devant nous. Nous allâmes d'abord jusques au bout des lignes, ensuite nous retournâmes sur nos pas, & lorsque nous fûmes revenus au milieu des lignes, le Roi monta sur une petite hauteur un peu éloignée, & me mena avec lui. Nous restâmes ainsi à côté l'un de l'autre, & vis-à-vis l'armée. En même tems on donna le signal, & le Général ayant poussé son cheval vint se placer entre nous & les Troupes. Il avoit assez près de lui à sa droite quatre tambours, & quatre

autres à sa gauche. Il tira son mouchoir de signal, & le fit flotter au vent une fois. Aussi-tôt les tambours battirent, & les Troupes changerent toutes en même tems de face. Il le fit flotter une seconde fois : les tambours battirent derechef, & les Troupes prirent une autre figure ; enfin toutes les fois que le mouchoir flotloit, les tambours battoient & les Troupes changeoient de situation, & cela avec tant d'adresse & d'agilité, qu'il sembloit qu'elles ne fussent qu'un même corps. A chaque signe du Général, elles mettoient tantôt le fusil en joue, & tantôt le genou en terre, puis elles se relevoient, & tournoient à droite & à gauche.

Après avoir passé environ une heure à voir tous ces différens mouvemens des Troupes, nous allâ-

mes dans un autre endroit , où elles vinrent défilér devant nous par Régiment , & les drapeaux déployés. Je leur dois rendre cette justice de dire que je vis des Troupes très-belles, très-magnifiques & très-fortes. Lorsque cela fut fini , je pris congé du Roi , & je m'en retournai à mon Hôtel.

Un ou deux jours après , un de leurs Visirs qu'ils appellent le Ministre de la guerre , parce qu'il est chargé de toutes les affaires qui la concernent , vint me rendre visite. Il me dit dans la conversation , il y a un Palais particulier où le Roi entretient les Soldats blessés ou hors de service : il mérite d'être vu , & j'invite Vos Excellences à y venir : j'espère qu'Elles auront beaucoup de plaisir. J'acceptai l'invitation , & j'y fus le lendemain. J'y trouvai une nom-

breuse assemblée , composée des plus belles femmes de Paris , que ce Ministre avoit conviées. Quarante ou cinquante instrumens à leur maniere , & dont la plupart m'étoient inconnus , ne discontinuerent point de concerter pendant tout le dîner. Ce fut une des plus agréables fêtes qu'on puisse s'imaginer.

Au sortir de table , j'allai visiter le Palais. Le Général me conduisit lui-même. Il m'emmena d'abord à l'appartement des Invalides qui étoient malades & qu'on pansoit. Il y avoit cinq ou six cents lits très-propres. Les Domestiques qui les servent étoient rangés en ordre. Il y avoit pour-lors quelques malades qui gardoient le lit , & les Médecins étoient tout prêts à côté d'eux avec toutes les choses nécessaires.

Nous

Nous passâmes de-là dans la salle des remèdes. On y voyoit des milliers de bouteilles de crystal , remplies de toutes sortes de médicamens , qui étoient rangées sur des tablettes , quantité de mortiers de différentes façons , des tamis & d'autres instrumens propres pour les remèdes. Cette salle étoit tenue fort proprement.

On me fit voir ensuite les fours : on venoit pour-lors d'y faire cuire beaucoup de pain. Il y en avoit de deux sortes , du pain d'ordinaire & du pain de pur froment , mais cependant le pain d'ordinaire étoit blanc aussi.

J'allai de-là aux cuisines. J'y vis des broches qui tournoient au moyen d'une roue à ressort , auxquelles on avoit embroché des moutons entiers. Il y avoit aussi sur le feu beaucoup de chaudières pour la soupe.

Cependant l'heure du dîner des Invalides vint , & on me demanda si je voulois les voir manger. La complaisance m'y fit consentir , & j'y allai. Ils mangent dans de grands réfectoires faits exprès , où on a dressé des tables à deux rangs , chacune desquelles peut contenir deux cens hommes. On donne pour quatre personnes un plat de rôti & un plat de bouilli , quatre pains & quatre bouteilles de vin. Ils ont des Domestiques particuliers pour les servir à table. On me fit voir après cela les meubles. Je remarquai , à dire le vrai , un très-bel ordre dans ce Palais. Il y avoit pour lors environ trois mille Invalides. C'est un bâtiment à trois étages, fort vaste , & tout de pierre , dans un endroit fort spacieux. On a bâti à côté une Eglise avec un dôme fort élevé , & d'une belle archi-

teature, qui est doré & orné de peintures d'une beauté admirable.

L'Eglise est pavée de porphyre de diverses couleurs. Il y a un très-bel orgue que l'on fit jouer, tandis que nous étions à considérer les beautés de l'Eglise. J'avois entendu parler de cet instrument, mais je n'en avois jamais vu. J'eus en ce moment-là cette satisfaction, & je puis dire que c'est un instrument fort curieux.

Quelques jours après le Maréchal, Gouverneur du Roi, fit préparer un festin, & m'y invita. J'allai au Palais du Roi, où il logeoit. Il me fit beaucoup d'honnêtetés, & me demanda si je serois bien-aise de voir Sa Majesté. Je lui fis connoître que cela me feroit beaucoup de plaisir, sur quoi m'ayant pris par la main, il me dit: Il faut que je vous la fasse voir, en attendant

que le dîner soit prêt, & il m'y mena. Nous trouvâmes le Roi dans la même salle de cérémonie, où je lui avois présenté la lettre Impériale, à mon audience. Il se promenoit avec quelques jeunes Seigneurs. Aussi-tôt qu'il m'aperçut avec son Gouverneur, il se tourna de notre côté, & je l'abordai. Divers discours d'amitié furent le sujet de notre entretien. Il étoit charmé d'examiner nos habits & nos poignards les uns après les autres. Le Maréchal me demanda que dites-vous de la beauté de mon Roi? Que Dieu soit loué, lui répondis-je, & qu'il le préserve du Cativochio (a). Il n'a

(a) C'est une surperstion très-ancienne que les Turcs ont prise des Grecs, & qui n'étoit pas inconnue aux Romains, comme on en peut juger par divers passages des anciens Auteurs, & entr'autres par celui-

qu'onze ans & quatre mois , ajoûta-t-il : sa taille n'est-elle pas proportionnée ? remarquez sur-tout que ce sont ses propres cheveux : en disant cela, il fit tourner le Roi, & je considèrai ses cheveux d'hyacinthe en le carressant. Ils étoient comme des fils d'or bien égalisés , & lui venoient jusques à la ceinture. Sa démarche , reprit encore le Gouverneur , est aussi fort belle. Il dit en même tems au Roi , marchez de cette maniere , que l'on vous voye. Le Roi avec la démarche majestueuse de la perdrix , alla jusqu'au milieu de la salle , après quoi il revint. Marchez avec plus de vitesse , ajoûta ensuite le Gouverneur , pour faire voir votre légèreté à courir : aussi-tôt le Roi se mit à courir avec précipitation. Le

ci de Virgile :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos;

Eglog. III.

Maréchal me demanda après cela si je le trouvois aimable. Je lui répondis par cette exclamation : que le Dieu Tout-Fuissant qui a crée une si belle créature , la bénisse.

Nous commençâmes ensuite à considérer les tableaux admirables , qui étoient autour de la salle. Le Roi m'expliqua lui-même ce que la plûpart représentoient , en me disant , celui-ci est un tel , celui-là est un tel. Il me conduisit aussi , dans ses appartemens , & me les fit voir tous l'un après l'autre , jusqu'à son lit & à l'endroit où son Précepteur le faisoit lire.

Nous prîmes après cela congé de Sa Majesté , & nous nous en retournâmes. Nous trouvâmes le dîné prêt & la table mise. Le repas étoit exquis & magnifique.

Lorsque nous fûmes sortis de

table M. le Maréchal de Ville-roi me demanda si je serois curieux de voir les joyaux du Roi. Je lui répondis que je le souhaitois fort. Allons-y donc , dit-il , en me prenant aussi-tôt par la main. Nous entrâmes de nouveau dans l'appartement du Roi. Sa Majesté y étoit debout , & ses Thrésoriers y avoient étalé toutes les pierres. Nous nous mîmes à les considérer une à une. Je vis d'abord trois habits : le premier étoit garni de perles & de plusieurs sortes de rubis : le second de perles & de diamans. Ces perles étoient de la grosseur d'une noisette , pures & nettes , bien unies & d'un grand prix , de même que les rubis. Le troisième étoit tout garni de diamans très-beaux , d'une belle proportion , & d'une très-grande valeur. On me montra ensuite deux

rangs de perles qui étoient grosses comme une noix muscade , & que le Roi porte en forme de nœud d'épaule , lorsqu'il monte sur son trône. Il les avoit le jour de mon audience. C'étoit encore des pierres d'un très-grand prix.

Il y avoit sur-tout dans une boîte une perle d'orphelin (*a*) qu'on me dit n'avoir pas sa pareille. Elle est de la grosseur d'une noix muscade & ronde comme un globe , fort blanche , fort brillante & point percée. Quand on la pose sur un miroir , elle ne sçauroit demeurer stable , & elle est toujours en mouvement. Je vis ce jour-là de mes propres yeux ce que j'avois entendu dire qu'on appelloit perle roulante.

Parmi les diamans, il y en avoit

(*a*) Je ne sçai si ce terme sera connu des Jouailliers.

de

de jaunes qui sont fort estimés , & que nos Jouaillers appellent olivâtres. Je vis dans une boëte un diamant azur de forme triangulaire , très-grand & très-pesant. Je vis aussi un rubis bleu de ciel , taillé en forme quarrée , qui étoit de la longueur du pouce & un diamant qu'on avoit acheté depuis peu d'un Anglois six mille bourses. Le milieu étoit quarré & ses côtés étoient en dômes. Il étoit travaillé avec beaucoup d'art, très-blanc, très-brillant & sans aucun défaut , & pesoit cent trente-sept carats. Cette pierre incomparable étoit plus grosse qu'une noix ordinaire.

Le Roi me montrait lui-même certaines pierreries & me les donnoit à tenir. Sur cela le Maréchal lui ayant demandé à qui elles appartenoient , il répondit : A qui peuvent-elles appartenir , si ce n'est

à moi ? mais le Maréchal lui répondit , elles ne sont pas à vous , Sire , elles sont à la Couronne.

Lorsque les François ont un Roi encore enfant , la coutume est qu'il ne soit pas couronné avant d'être parvenu à l'âge de l'adolescence , & par-là son autorité se trouvant interrompue , on établit Régent du Royaume une personne de confiance qui est chargée de toutes les affaires de l'Etat. Louis quinze avoit ainsi pour Régent son grand-oncle le Duc d'Orléans , & on me dit que l'intention du Maréchal dans sa répartie étoit de donner une instruction au Roi , en lui faisant connoître que jusqu'à ce que parvenu à l'âge de l'adolescence il eût été couronné & se fût mis en possession de l'autorité Souveraine , il ne seroit pas le Maître absolu de ces pierreries. Je

pris après cela de nouveau congé de Sa Majesté , & je me retirai.

Au sortir de l'appartement du Roi , on me dit qu'on avoit levé les plans de toutes les Places que les François ont , tant sur les frontieres , que dans le cœur de leurs Etats , & qu'on y avoit marqué toutes les plaines , grandes & petites , leurs jardins , les endroits montagneux , leurs rivières , leurs fauxbourgs , enfin jusqu'aux descentes & aux montées. Voir ces plans , ajouta-t-on , c'est voir chacune des Places qu'ils représentent , car on y a apporté tant de soin & tant d'exactitude , que vous trouverez les rues , les maisons , les Eglises , les ponts , tout en un mot dans la plus parfaite justesse. L'agrément & l'avantage d'un tel ouvrage , c'est que si l'ennemi vouloit former quelque entreprise con-

tre une Place , on sçait de quel côté il peut venir , & les endroits qu'il est nécessaire de fortifier , & le Roi par ce moyen est aussi-bien au fait de toutes choses , que s'il les voyoit de ses propres yeux. On ne les montre pas communément , mais si Vos Excellences veulent les voir , on leur en donnera le plaisir. Volontiers , répondis-je ; en même tems le Général préposé pour les affaires des sièges & de la garde des Places , passa devant moi , & me mena dans une salle fort grande & fort longue. Il y avoit cent vingt-cinq plans , chacun desquels étoit posé sur une table de la grandeur d'un sofa. On y a observé une si grande exactitude , qu'on y a dépeint les montagnes & les plaines qui sont aux environs des Places , avec leur verdure & leurs arbres , qui sont

grands comme le doigt, & auxquels on a fait des feuilles de foie. Vous y voyez de quel côté viennent les eaux, si elles entourent la place, si elles passent au milieu ou à côté, comment sont posés les ponts, dans quelle situation sont les fossés, & les portes de la Place, la largeur & la petitesse des rues; enfin les fenêtres des maisons, & tout cela comme si on le voyoit dans la Ville même.

On me montra aussi des plans de plusieurs Villes que les François avoient prises. On me fit voir de quel côté ils avoient mis le siège, & comment ils avoient conduit les tranchées.

Il est constant qu'en examinant attentivement ces plans, on peut acquérir une parfaite connoissance de l'état de chaque Place, & que quelques grandes dépenses qu'on

ait faites pour cela , les François peuvent se vanter d'avoir fait un travail fort profitable. Pendant que je les confidérois , le Roi emporté par sa curiosité vint me trouver , & comme on lui dit apparemment , Votre Majesté prend plaisir à voir M. l'Ambassadeur , il répartit , je sçai aussi que leurs Excellences prennent plaisir à me voir. Après avoir regardé un moment , il ressortit & s'en alla. Je le vis ce jour-là trois fois. Lorsque la visite des plans fut finie , je pris congé du Maréchal , & je m'en revins à mon Hôtel.

Il y a dans Paris un divertissement particulier qu'on appelle Opéra, où l'on représente des merveilles. Il y avoit toujours un grand concours de monde, tous les grands Seigneurs y alloient ; le Régent s'y trouvoit fort souvent , & le

Roi de tems en tems , je résolus d'y aller aussi. L'Introducteur me mena un jour pour cet effet un carrosse de la part du Roi , il me prit avec mes gens , & m'y conduisit. Nous fûmes à un endroit qui est joignant le Palais du Régent , & qui est fait exprès pour l'Opera. Chacun y a sa place selon son rang. On me fit asseoir à celle du Roi qui étoit couverte d'un velours rouge. Le Régent y vint ce jour-là , & se mit à la sienne. Je ne sçaurois dire quelle quantité d'hommes & de femmes il y eut. On avoit préparé plus de cent sortes d'instrumens. Il restoit environ une heure de jour , lorsqu'après avoir fermé de tous côtés , on alluma des centaines de bougies , & des lumieres sans nombre , qui étoient posées sur des lustres de cristal suspendus en l'air.

Ce lieu étoit superbe ; les balustrades, les colonnes, les plafonds, & les murailles, tout étoit doré. Cette dorure & l'éclat des étoffes d'or que les Dames portoient, & celui des pierreries dont elles étoient noyées, firent à la lueur des bougies le plus bel effet du monde.

Vis-à-vis des Spectateurs, à l'endroit où étoient les Musiciens, pendoit un rideau brodé. Lorsque tout le monde se fut placé, on leva ce rideau, & il parut un grand Palais, au milieu duquel étoient les Acteurs en habits de théâtre, & environ vingt visages d'Ange, avec des habits & des jupons chargés d'or, qui lancerent de nouveaux rayons de lumière dans l'assemblée. Aussi-tôt on entendit les instrumens, on dansa un moment, & ensuite on commença l'Opéra.

Le sujet de l'Opéra est une représentation en personnages de quelque histoire. On a fait imprimer chacune de ces histoires en un seul livre, & il y a trente de ces livres. Elles ont toutes leur nom, & à chaque assemblée on en représente une, comme si elle ne faisoit que d'arriver. Voici le sujet de celui-ci. Un Roi devenu amoureux de la fille d'un autre Roi, la demandoit en mariage, mais cette Princesse se rencontroit avoir de l'inclination pour le fils d'un autre Prince. On représenta dans la dernière justesse tout ce qui se passoit entre le Roi amoureux, le fils du Roi & la Princesse. Le Roi, par exemple vouloit aller se promener dans le jardin. Aussi-tôt le Palais qui étoit devant nous disparoissoit & à sa place un jardin planté de limoniers & d'orangers s'offroit à

notre vue. Une autrefois il vouloit aller faire la priere au Temple, dans un instant un grand Temple succédoit au jardin ; enfin le Roi & la Princesse étant obligés d'avoir recours aux Magiciens, le Roi pour se faire aimer de la Princesse, & la Princesse pour se délivrer des poursuites du Roi, on faisoit plusieurs tours de magie. Vous voyiez des feux artificiels, un combat d'une armée à pied, avec une armée à cheval, des hommes descendre du Ciel dans des nuées, & d'autres s'envoler de la terre ; enfin on représenta des choses plus surprenantes & plus merveilleuses qu'on ne peut dire : le tonnerre gronda, le Ciel étincela ; mais je ne sçauois trouver d'expressions assez fortes. A moins de voir soi-même ce que je vis, on ne peut point le croire. On peignoit ce que c'est que l'a-

mour avec de si vives couleurs, qu'en voyant les intrigues & les mouvemens, soit du Roi amoureux, soit de la Princesse, ou du fils du Roi, on ne pouvoit leur refuser des sentimens de tendresse & de compassion.

Un homme de la premiere distinction, a l'inspection sur l'Opera. Comme ce jeu oblige à de grands frais, on a combiné les dépenses avec le revenu, sur lequel on a mis ensuite un impôt considerable. Il rapportoit beaucoup. Il est affecté à la Ville de Paris. La représentation dura environ trois heures. Je me retirai ensuite à mon Hôtel.

L'Introduiteur vint chez moi deux ou trois jours après, pour m'avertir qu'on devoit jouer un Opéra dans le Palais du Roi. Il est sûr, me dit-il, que si Vos Excel-

lences y vont, elles y prendront beaucoup de plaisir. Elles seront assises dans un même lieu avec le Roi. Sa Majesté a à sa droite un endroit pour ses Parens & pour les Princes, & à sa gauche une autre pour les Ambassadeurs; & comme chaque Ambassadeur prend séance selon son rang, & que Votre Excellence doit avoir le pas sur tous, Elle se trouvera placée auprès du Roi. J'agréai la proposition, & le jour marqué, je me rendis à trois heures après midi au Palais du Roi.

On a fait une salle de danse exprès pour jouer l'Opéra, à côté de celle d'Audience. Elle est beaucoup plus vaste & beaucoup plus magnifique que celle de l'Opéra de la Ville. Les murailles sont de marbre, dorées & ornées de peintures d'une beauté admirable. Il a quatre rangs de sièges. disposés

par degrés , qui vont jusques au plafond , & les balustrades sont de marbre doré ; enfin tout cet endroit charme la vue.

Quantité de Dames de la première distinction habillées superbement & resplendissantes d'or & de pierreries , vinrent ce jour-là au spectacle , & chacune prit sa place. Lorsque j'eus monté l'escalier , j'allai m'asseoir à la première des chaises qui étoient à la gauche de celle qui étoit destinée pour le Roi. La foule étoit plus grande à cet Opéra , qu'à celui de la Ville. Le Roi ne tarda pas à venir , & il se mit à sa place, Mademoiselle de Charolois-Condé , aussi belle que la lune , & la charmante Mademoiselle de la Roche-sur-Yon-Conti , qui étoit noyée dans les pierreries , toutes deux ses proches parentes , prirent l'une sa droite ,

& l'autre sa gauche. Je me trouvois par cette disposition auprès de la dernière de ces deux Princesses. Vis-à-vis de nous pendoit un rideau brodé, enrichi de figures. On le leva tout-à-coup. Le lieu où l'on devoit danser étoit rempli de visages d'Anges, & nous vîmes un soleil aussi brillant que s'il ne faisoit que paroître sur l'horison. Sa circonférence étoit de la grandeur d'une de nos tables à manger. Il étoit d'or, mais travaillé si artistement, que les bougies qui brûloient derrière sembloient être de véritables rayons, ce qui produisoit un effet admirable. En même tems les Musiciens de l'Opéra, l'habitation de la joie, qu'on avoit fait venir, commencèrent à jouer tous ensemble, & on entra en danse. Les danseurs étoient des fils de Princes, de Maréchaux de France.

de Ducs & de Gentilshommes ; car c'étoit eux qui danferent à cet Opéra du Roi. Ils étoient tous de la même taille & de même âge , & dansoient de huit en huit. Ils avoient des habits particuliers brodés en or trait sur des dibas , & leur coëffure qui étoit faite avec art en forme de panache , relevoit leur beauté , autant que le fard & la civette. Les Auteurs firent ensuite des représentations admirables & merveilleuses. Lorsque tout fut fini , le Roi se leva & se retira. Je m'en retournai aussi à mon Hôtel.

Le Duc d'Orléans , Régent , a un Palais à une lieue de Paris , qu'on appelle Saint Cloud , dont le jardin est très-beau. La Princesse sa mere qui est encore en vie , y demeueroit. On me dit qu'un tel jour elle viendrait à la Ville , & que je serois le maître de profiter

de cette occasion pour voir ce lieu de plaifance , que M. de Biron , Lieutenant Général des Armées du Roi s'y trouveroit & m'y donneroit à manger. Ce jour venu , je montai en carrosse à midi , & je partis. Depuis Paris jusqu'au jardin de Saint Cloud , je marchai toujours entre des allées , dont les arbres étoient fort hauts , & plantés dans une exacte proportion. Lorsque je fus arrivé au Palais , je vis la plus belle disposition du monde. J'allai visiter les appartemens où logeoit le Régent lorsqu'il y venoit. Il y avoit tant de raretés qu'il me seroit impossible d'en faire le détail. J'allai aussi à celui de la Princesse sa mere. Il étoit garni de tapisseries brodées en or trait & rempli de curiosités sans nombre , que j'examinai une à une. Nous nous mîmes ensuite à table. Le repas

pas étoit frugal ; mais cependant fort exquis.

Après avoir dîné , je montai dans un carrosse particulier , & je fus me promener dans le jardin. On me mena d'abord à un bassin bordé d'arbres fort hauts , au milieu duquel est un jet d'eau qui lance l'eau plus gros qu'une pique , & de la hauteur de deux hommes par-dessus les arbres qui entourent le bassin. Je demandai combien il pouvoit avoir d'élévation , & on me répondit que c'étoit cent cinquante pieds. Trois de ces pieds font un de nos pics , ainsi c'est cinquante pics (*a*). Ce n'est pas la seule beauté de ce jet d'eau , il disperse si fort les eaux , que le so-

(*a*) Un pic est précisément vingt-quatre pouces , mais on a laissé la supputation de cette mesure comme elle est dans l'original.

leil lançant pour-lors ses rayons sur le bassin , il me sembloit voir un arc-en-Ciel. On me dit que cette pièce n'avoit point sa pareille dans toute la France.

Je vis ensuite un autre bassin dans lequel on a fait un degré de marbre sculpté. Les eaux coulant sur ce degré , couvrent les marches , & on voit un degré tout d'eau. Il y a d'espace en espace des jets d'eau & des gueules de dragons , qui poussent l'eau avec tant d'art , que la vue de ce spectacle ne sçauroit manquer de vous réjouir.

On a planté dans ce jardin des arbres de même hauteur , qui forment des allées fort proches les unes des autres. Lorsqu'on s'y promene on a des deux côtés des murailles de verdure de la hauteur d'une pique , taillées avec tant de

soin , qu'une feuille ne passe pas l'autre. Les pieds des arbres sont disposés avec la même exactitude , & il semble que le tout ne fasse qu'une seule pièce. Ce jardin a environ quatre lieues de longueur. Je m'y promenai une heure & demie en carrosse.

Je me préparai ensuite pour aller à Versailles le non-pareil , & j'y fus avec tout mon monde. Il y a sur le chemin un Palais du Roi qui est fort grand , & qui a un jardin ; on l'appelle Meudon. C'est - là qu'on étoit convenu de s'arrêter pour le dîner. Je partis de grand matin de Paris , & j'y arrivai vers les dix heures. Il est impossible de donner dans une description une juste idée de la beauté de ce Palais: Je dirai seulement que situé dans un endroit élevé, il voit tout Paris , & que c'est le plus charmant

féjour du monde. Après avoir dîné je montai dans un carrosse du Roi, fait exprès, pour aller promener dans le jardin, qui me fit bientôt oublier l'ordre admirable que j'avois trouvé à Saint Cloud, tant dans le plan des arbres, que dans les allées & les murailles de verdure. J'y restai jusqu'à trois heures après midi, ensuite je poursuivis ma route, & j'arrivai à l'entrée de la nuit à Versailles. C'est un Palais de délices : sa disposition est merveilleuse : elle inspire la joie & chasse la mélancolie. Que n'ai-je assez de voix, pour chanter toutes les beautés de ce lieu ! Mais la plume la plus éloquente seroit encore trop foible pour faire cette admirable description.

Le lendemain matin, le Gouverneur de ce Palais & quelques autres Officiers de distinction m'in-

viterent à aller me promener dans le jardin , & me donnerent pour cet effet une chaise à deux roues fort jolie , dont le Roi se servoît pour aller s'y promener. Elle étoit traînée par quatre hommes. Ils me menerent d'abord dans un endroit qui paroît comme séparé du Palais. C'est un bosquet d'arbres de même hauteur , & qui forment des allées parfaitement bien alignées , qui se répondent les unes aux autres. Au bout de chacune de ces allées , on voit une fontaine avec un petit bassin , & à chaque fontaine , des figures de bronze en relief de différentes sortes d'animaux qui vomissent l'eau. Il y a en tout dans le bosquet trente-neuf fontaines de la sorte , qui représentent chacune une fable , dont la légende est gravée sur une tablette posée entre les figures.

De ce bosquet je passai à un endroit où il y a trente-deux colonnes, qui soutiennent trente-deux arcades, sous chacune desquelles on a planté un jet d'eau qui lance l'eau de la grosseur du doigt.

De-là je vins à un grand bassin, au milieu duquel sont deux cents trente-cinq jets d'eau, divisés en trois étages. Ceux du premier font monter leurs eaux à la hauteur de quatre-vingt pieds, ceux du second un peu moins haut, & ceux du troisième encore moins. Ils forment tous ensemble la figure d'un cyprès d'argent.

De ce bassin j'allai à un autre, qui est entourré d'une très-belle balustrade de porphyre à deux étages, & qui a à ses côtés deux pavillons de marbre de diverses couleurs. Son jet d'eau monte à la hauteur de cent vingt pieds. Après

celui de Saint Cloud , je n'en ai point vu qui allât plus haut. La violence avec laquelle il s'élance fait qu'il disperse quantité de gouttes d'eau , dont l'effet ressemble à un cyprès d'argent bien proportionné.

On me mena ensuite au plus grand de tous les bassins. On peut s'y promener avec plusieurs bateaux à cinq paires de rames. Il est entouré de deux rangs de jets d'eaux de soixante chacun , qui sont gros comme le pouce. Ils produisent un très-bel effet , car lorsqu'on fait jouer les eaux , vous voyez deux rangées de cyprès d'argent. On a mis dans trois endroits différens de ce bassin trois fontaines avec chacune quinze jets d'eau. Ils ne poussent pas leurs eaux en droite ligne , mais elles partent comme une fusée , & vont en se

courbant les unes d'un côté , & les autres d'un autre.

J'allai encore à un autre grand bassin , au milieu duquel il y a une fontaine aussi grande qu'un kiosque , environné de plus de cent animaux extraordinaires en bronze. Ces animaux sont si géométriquement posés , que lorsqu'ils vomissent les eaux , il se forme une figure si charmante , qu'elle met en fuite la tristesse , pour faire regner la joie. Il y a beaucoup de bassins comme celui-ci & beaucoup de fontaines semblables dans les jardins de Versailles , mais les desseins sont tous différens , & vous ne rencontrez jamais les mêmes. J'avoue qu'il est absolument impossible de faire une description qui donne de tout ceci l'idée qu'on en doit avoir , parce qu'à moins que de le voir , on ne sçauroit le comprendre.

Da

Du pied de tous ces bassins naît un canal en forme de croix, sur lequel flottent quantité de petites barques. Je m'y embarquai le lendemain dans celle du Roi, qui étoit couverte & magnifiquement parée, pour aller voir un autre Palais qui est placé à l'un des côtés du jardin de Versailles. On l'appelle Trianon. Il est bâti à l'endroit où se termine le canal au côté droit de la croix. C'est un Palais charmant : sa construction & sa situation lui sont particulières ; car quoique ce soit la coutume en France de bâtir à trois ou quatre étages, ce Palais n'en a cependant qu'un. Il n'y a rien qui fasse plus de plaisir à voir : son jardin est aussi construit d'une certaine manière, qu'il m'est impossible de le dépeindre. Je ne saurois non plus décrire toutes les dif-

férentes sortes de fontaines & de jets d'eau qui s'y trouvent,

Après que je les eu tous vu, je remontai en bateau pour passer du côté gauche du canal; où est un autre Palais. On y a fait une ménagerie garnie d'espèces de volières, bâties de pierre de taille, pour les bêtes à quatre pieds & de vol.

Chacune de ces volières a son circuit particulier, & une cour entourée d'une muraille, au milieu de laquelle est un bassin avec une fontaine: une grande muraille environne ensuite le tout. Au milieu de cette vaste enceinte s'élève un dôme fort haut. Il y a à ses côtés cinq ou six petits cabinets qui communiquent les uns dans les autres, & qui sont ornés d'ouvrages de sculpture, travaillés avec tant d'art & de délicatesse,

qu'ils me parurent plus mignons que ceux de nos petites tablettes des Indes. Le plancher est couvert de tapis brodés en or trait d'un très-grand prix. On peut voir de ce dôme toutes les bêtes de la ménagerie. Il n'y en avoit aucune pour-lors , mais je ne laissai pas d'en voir de fort extraordinaires , parce que toutes celles qui y avoient été autrefois, étoient peintes dans le dôme.

Depuis ce dôme jusqu'aux différentes cours où sont les bêtes , on a fait un chemin souterrain & on a pratiqué entre les pavés des jets d'eau imperceptibles. Lorsqu'il y a beaucoup de monde assemblé & qu'on est attentif à regarder les bêtes par les grilles , on lâche les eaux. Elles ne sont pas plutôt parties que les Spectateurs s'entre-poussent pour éviter d'être mouil-

lés, & pendant qu'ils courent d'un côté & d'autre, on a le plaisir de voir tous leurs tours & détours, & de leur crier où ils s'ensuient. Je ne voulus pas manquer de faire cette plaisanterie à ceux de mes gens qui n'étoient instruits de rien. Je leur proposai d'aller voir la ménagerie. Ils descendirent dans la cour. On lâcha en même tems les eaux, & j'eus le spectacle du monde le plus divertissant ; enfin en voyant cette ménagerie, je vis une merveille qui m'étoit nouvelle.

Le lendemain j'allai voir en carrosse le Palais & le jardin de Marly, qui sont situés à l'orient de la croix du canal. Je ne fus qu'une heure en chemin. Je ne crois pas qu'il y ait rien de comparable à la beauté de ce Palais, & à la délicatesse de sa structure. Son jardin sur-tout l'emporte, selon moi, sur

tous ceux que j'ai vu. Rien n'approche de la symétrie admirable des arbres qui y sont rangés. On a entrelassé leurs branches les unes dans les autres , de manière qu'elles forment des voutes de verdure fort élevées , sous lesquelles on peut se promener à l'abri de la pluie , & dont la perspective est fort droite & à perte de vue. On a fait aussi avec ces arbres des chambres qui ont leurs portes & leurs galeries , & qui sont couvertes de verdure ; enfin on leur a donné cent sortes de figures , & ils sont disposés dans une certaine ordonnance , & d'une certaine manière , que leur vue porte l'allégresse dans le cœur. En voyant ce jardin , je compris ce beau passage de l'Alcoran qui dit : *que le monde est la prison des fideles , & le paradis des infideles.*

Il y a des fontaines faites si artistement qu'on peut dire qu'elles n'ont point leurs semblables. Vous voyez d'abord vis-à-vis du Palais un degré de marbre blanc de soixante-douze marches posé droit sur la coline, par lequel dix hommes de front peuvent monter. A chaque espace de cinq ou dix marches on trouve un jet d'eau des deux côtés, & la partie supérieure en est toute remplie. Ce degré descend dans un bassin, & lorsqu'on lâche les eaux, elles coulent avec une telle proportion, que vous croiriez que le degré est fait d'une seule glace de crystal. On prend tant de plaisir à le regarder, qu'on ne sçauroit s'en retirer.

On a fait encore dans un autre endroit un degré de vingt-cinq marches, qui est environné de jets d'eau. Les eaux coulent dessus avec

tant de rapidité qu'il paroît être tout d'écume. Je fus charmé de cette merveille.

Je vis ensuite une fontaine de marbre blanc travaillé en sculpture de la hauteur d'un homme. Sa superficie est plate, & dessus est assise une idole. L'eau qui sort par la fente qui est entre l'idole & la superficie, coulant avec proportion & égalité, & embrassant toute la fontaine, fait voir comme une petite colonne de verre. Cette pièce n'a pas non plus sa pareille. Il y a encore quantité d'autres fontaines dans ce jardin, mais je me contenterai de dire en général que quelque beau jardin qu'on puisse former dans son imagination, il ne sauroit aller de pair avec celui-ci.

Comme il se trouvoit situé sur une petite élévation, il a fallu

faire des machines sans nombre & des dépenses infinies pour y porter des eaux. On a été obligé de les faire venir de la rivière de Seine, qui est plus basse de cent cinquante pieds. De décrire tout ce qu'on a mis en usage pour les faire monter à cet hauteur, c'est une chose impossible. Je dirai seulement qu'on a commencé par barrer la rivière, & qu'on a fait ensuite douze grosses & grandes roues, auxquelles l'eau de la Seine donne le mouvement, & qui ont chacune une pompe; or pour faire monter les eaux que ces pompes ont porté, on a couché sur la coline cinq rangs de canaux de fer de la grosseur d'un homme, au bout desquels il y a un réservoir où toutes les eaux s'assemblent, & afin qu'elles montent rapidement, on a fait des liens de fer qui sont joints les uns aux au-

tres le long des roues , enforte que lorsqu'elles tournent, les liens de fer allant devant & derriere, refoulent l'eau des pompes & la font entrer avec violence dans les canaux de fer disposés pour la recevoir. L'eau étant ainsi entrée dans les canaux , monte comme par un degré à un lieu élevé de cent cinquante pieds.

Il restoit ensuite à faire couler dans le jardin les eaux qui s'étoient rendues dans le réservoir dont je viens de parler. Pour cet effet on a construit un très-grand aqueduc qui ressemble précisément à celui des quarante fontaines de Constantinople , & on a disposé des canaux de fer , depuis le réservoir jusqu'au haut de l'aqueduc. On y fait entrer les eaux avec violence, au moyen des mêmes machines que j'ai décrites ci-dessus , & ils les portent

au haut de l'aqueduc. Cette machine mérite d'être vue, & est de la nature des choses qu'on voit & qu'on raconte avec plaisir. Pour moi, je n'ai jamais entendu parler de rien qui approchât de ce miracle de l'art. Voilà comment on est venu à bout de donner de l'eau en abondance au jardin. Mes gens monterent au haut de l'aqueduc par un degré de cent vingt-cinq marches.

On voit par-tout ce que je viens de dire, que Versailles est composé de quatre Palais & de quatre jardins. Suivant cette disposition, il aura sept lieues de circuit. Sa grande salle qui est une voute, peut passer pour la plus belle & la plus charmante du monde. Des deux côtés sont rangés des grands vases de porphyre de la dernière beauté, & parfaitement bien travaillés. Il

y en a aussi d'autres de jaspe , & tous sont remplis d'arbres fort estimés , qui nous sont inconnus. Les fenêtres ont vue sur le jardin , & la partie qui leur est opposée est garnie de glaces , dont la réflexion fait paroître la salle très-vaste , & au moyen desquelles on voit le jardin , de quelque côté que l'on s'assye. Les autres appartemens sont faits de même si artistement , que je ne sçauois trouver des expressions pour les dépeindre.

Les François ont accoutumé de couvrir les murailles de leurs chambre d'une espèce particulière de tapisserie , ou bien de velours & d'autres étoffes ; mais celles des appartemens de Versailles sont brodées d'or trait. Je vis sur-tout deux lits du Roi qui étoient d'un très-grand prix & d'un ouvrage achevé.

On me montra aussi une hor-

loge sur laquelle est la figure d'un coq. Lorsque le tems de sonner l'heure vient, le coq bat des aîles & ouvrant le bec, chante par trois fois, précisément comme un véritable coq ; ensuite deux portes s'ouvrent, & il sort deux hommes l'un tenant un bouclier d'argent, & l'autre une masse d'armes. Ils sonnent les quatre quarts d'heure, se retirent, & les portes se referment : après s'ouvre une autre porte, & le Roi paroît assis sur son trône : une seconde s'ouvre encore au-dessus du trône, & un Ange sort avec une couronne qu'il suspend sur la tête du Roi. On voit aussi au haut de l'horloge la figure du soleil naissant. Pendant que tout cela se passe, l'horloge fait son carrillon, & lorsqu'elle a cessé, toutes les figures se retirent & se remettent à leurs places : pour-

lors les portes se ferment , & l'horloge sonne les heures.

J'ai vu tant de curiosités dans cet incomparable Versailles , qu'il me seroit impossible de les compter. Il y a une infinité d'appartemens construits dans toutes les proportions géométriques , qui communiquent les uns dans les autres , & beaucoup de corps de logemens séparés ; en un mot c'est un Palais dont on n'a point vu le pareil , & la Renommée publie que l'Europe n'a rien qui puisse entrer en concurrence avec lui & avec son jardin. A dire le vrai , il mérite qu'on croye tout ce qu'on en dit.

Il y a en face du Château deux écuries , l'une que l'on appelle la grande , & l'autre la petite. Chacune est encore un grand Palais , car elle a sa vigne , son jardin &

beaucoup d'appartemens superbes. Les endroits où on attache les chevaux sont faits d'une manière qui m'étoit inconnue. Ce bâtiment en général est très-beau, & bâti entierement de pierres de taille, avec des voutes & des arcades magnifiques.

On a aussi beaucoup travaillé pour faire venir les eaux dans le jardin de ces écuries: j'en vis tous les conduits, & on a fait d'abord sur une coline fort haute, une petite mer, où toutes les eaux se rassemblent, & on a bâti ensuite auprès du Palais un réservoir très-élevé, auquel on monte par un escalier de plus de cent marches. Au haut de ce réservoir est un grand bassin de cuivre, qui reçoit ces eaux par cinq canaux aussi de cuivre, dans chacun desquels un homme pourroit entrer, & qui les

donne ensuite au jardin par des conduits. De cette manière, on les fait aller de tel côté que l'on veut. A moins de voir toutes ces choses, on ne sauroit s'en former une juste idée, car il est impossible de les expliquer comme il faut.

On a fait venir jusques à des veines d'eaux de dix lieues loin, lesquelles rassemblées après cela dans un même lieu, ont formé une espèce de rivière qui se jette dans la petite mer dont j'ai parlé ci-dessus; enfin c'est un si bel édifice, qu'il mérite d'être mis au nombre des merveilles du monde. Je restai trois jours à Versailles, & je m'en retournai ensuite à Paris.

Cette Ville a pareillement quantité de bâtimens, de Palais, de jardins d'une beauté admirable: j'en allai voir un grand nombre, entre autres un jardin qui appar-

tient au Roi. Il est composé de plusieurs corps de bâtimens : le premier est l'appartement de l'anatomie. Il y a un Professeur pour l'enseigner. On a fait des dissections de toutes sortes d'oiseaux & de bêtes à quatre pieds, & on les a mises dans des chambres particulières. On me montra sur-tout un éléphant disséqué qu'on a placé de manière avec des chaînes, qu'il semble être sur ses pieds : cependant comme il est décharné, on a lié les jointures des membres l'une à l'autre avec des fils d'archal, afin que les membres ne se séparassent point, de sorte qu'on les peut voir très-distinctement. On a fait la même chose pour les autres animaux. Il y a aussi beaucoup de squeletes d'hommes, de femmes, & de petits enfans, dont on distingue pareillement tous les membres ;

membres; on a même poussé l'exa-
ctitude plus loin; car pour faire
paroître les chairs, de la graisse,
des veines, des nerfs, on a formé
des membres de cire, & contrefait
la couleur des veines & des nerfs.
Les Médecins montrent ces corps
aux heures de leçon à leurs Eco-
liers. Véritablement on ne peut
point s'empêcher de rendre justice
à leurs soins & à leur application.

Le second corps de bâtiment est
pour la Médecine. Il a pareille-
ment son Professeur en cette scien-
ce, & c'est à lui qu'on a confié le
jardin. Je fus dans l'appartement
des remèdes qui est très-vaste. Ses
chambres sont environnées de ta-
blettes, garnies de bouteilles, dans
lesquelles on a ramassé toutes for-
tes de drogues, avec tant de soin,
qu'il n'y a chose au monde qui ne
s'y trouve. Aussi quelle quantité de

merveilles de la terre & de la mer, de pierres, de plantes, de sels, de minéraux n'y voit-on pas?

Me voici venu au jardin. On s'est si fort appliqué à rassembler tous les simples dont il est parlé dans les livres de Médecine, qu'on a fait venir jusques à ceux qui croissent en Perse & dans le Pays des Usbeks, pour les transplanter en France. Combien pareillement n'a-t-on point apporté d'arbres, de fleurs & d'herbes de la Chine, & sur-tout du nouveau monde? Je vis des plantes inconnues en Turquie, qui sont si extraordinaires, qu'il est impossible de les expliquer par une description à une personne qui ne les a point vues.

Comme le climat froid de Paris ne convient point aux simples qui viennent du nouveau monde, on a bâti des serres qui sont fermées de tous

cotés de chassis de verre, & dans le dessous qui est vuide, on a pratiqué des cheminées. Par ce moyen on y allume dans les grands froids un feu équivalent à la chaleur du climat des Indes, pour chauffer les plantes comme on feroit un bain, & afin que cette chaleur soit tempérée & portée au degré nécessaire, on ne brûle que du fumier de bœuf. Voilà jusqu'à quel point on a poussé les soins pour parvenir aux fins qu'on s'étoit proposées.

Que de Palais sans nombre, d'Eglises, de Bibliothèques; & de choses rares, curieuses & extraordinaires n'ai-je point encore vu à Paris. Il y a une manufacture pour les tapisseries, qui appartient au Roi. On n'en peut point vendre sans la permission & connoissance de l'Inspecteur qui est établi par Sa Majesté. De même, lorsque

quelqu'un veut y faire travailler ; il faut d'abord qu'il prenne sa permission , & ensuite qu'il paye la dépense , après quoi on se met à l'oeuvre. Les tapisseries sont très-cheres. Si vous en faites faire par exemple une simplement à figures & à personnages, elle vous reviendra à trois ou quatre bourses d'argent , & ainsi à proportion si elle est d'or filé ou d'or trait. On me dit que cette manufacture étoit digne de ma curiosité , & j'y allai. Comme on sçavoit que je devois venir , on avoit fait tendre sur les murailles toutes les tapisseries qui étoient faites. Il falloit qu'il y en eût plus de cent pièces d'étendues ; car la manufacture est fort vaste. Les voir & mettre le doigt d'admiration dans la bouche, fut pour moi la même chose. Les fleurs sont travaillées avec tant d'art, que

vous ne remarqueriez aucune différence entre elles & de véritables fleurs, qui seroient dans des bouteilles (a). Les airs de têtes & les attitudes des personnages, leurs paupières, leurs sourcils & parcillement leurs cheveux & leur barbe sont si bien représentés, que certainement Mani ni Bizad (b) ne pourroient point atteindre à ce degré de perfection, même sur le beau papier de Catay. On a donné à l'un un air riant, pour témoigner sa joie, & à un autre un air triste, pour témoigner

(a) Les Turcs qui sont grands fleuristes ont accoustumé dans le tems des fleurs de couper quelques-unes des plus belles & de les mettre une à une dans de petites bouteilles faites exprès. Ils rangent ensuite plusieurs de ces bouteilles sur un rond de bois, & passent des heures entieres à les contempler.

(b) Deux Peintres fameux chez les Orientaux.

sa tristesse. L'un est représenté tremblant de peur, l'autre pleurant, & l'autre abbattu de quelque maladie; ainsi du premier abord vous connoissez l'état de chaque personnage. Il n'y a point de description qui puisse exprimer la beauté de ces ouvrages; il est au-dessus de tout ce qu'on peut s'imaginer. Moi-même, lorsqu'on me les avoit auparavant dépeintes, je n'avois pu croire qu'ils fussent tels que je sçais présentement qu'ils sont, & j'avois regardé ce qu'on m'en disoit comme impossible.

On me montra les métiers: il y en a plus de cent, & les ouvriers qui y travaillent sont au nombre de cinq ou six cens. La chaîne est d'une laine qu'on a soin de préparer & la trame de soie de diverses couleurs. On la fait aussi quelquefois d'or filé ou d'or trait. Les fi

gures & les personnages qui doivent entrer dans chaque tapisserie, sont dessinés avec les couleurs sur une toile huilée, & outre cela en noir sur la chaîne. Les ouvriers ont encore devant eux le dessein original, conformément auquel ils posent avec la trame les couleurs des figures, des personnages & des fleurs.

Il y a aussi une manufacture de glaces qui appartient au Roi, de même que celle des tapisseries, & de laquelle on ne peut pareillement rien vendre, sans connoissance de l'Inspecteur. Je voulus y aller pour voir polir les glaces. Il y a plus de deux cens métiers, & un millier d'ouvriers. On attache premièrement avec du plâtre une glace brute sur un métier, & une autre sur une planche, ensuite on répand entre les deux glaces un

sable particulier avec de l'eau , & quatre hommes se mettent à les frotter l'une contre l'autre , jusqu'à ce qu'une des surfaces soit polie. On fait après cela la même chose pour l'autre. Les deux glaces ainsi polies , sont posées sur un autre métier , & on leur donne le brillant en les frottant avec un instrument fait exprès , d'une certaine terre rouge.

Entre le nombre infini de glaces qui étoient dans cette manufacture l'Inspecteur m'en fit remarquer deux sur la première qui avoit cent quatre pouces de longueur , & soixante-quatre de largeur ; il me dit qu'ayant voulu éprouver jusqu'où on pourroit porter la grandeur des glaces , ils étoient venus à ce point ; & sur la seconde qui avoit cent quatorze pouces de longueur , & quarante-huit de largeur ; qu'après la première

miere

miere tentative , ils avoient redoublé leurs efforts , pour voir s'ils ne pourroient point faire une autre glace plus grande, & qu'ils avoient fait celle-ci ; mais la longueur ayant diminué la largeur, il leur avoit été impossible de les proportionner l'une à l'autre. Chacune étoit aussi grande qu'un sofa ; selon notre compte , le pic de Masson faisant vingt-quatre pouces de longueur sur deux pics seize pouces de largeur, & la seconde quatre pics dix-huit pouces de longueur, sur deux pics de largeur.

Il n'est point vrai que Paris soit si grand que Constantinople , mais aussi ses maisons sont à trois ou à quatre étages & beaucoup à sept , & chaque étage loge une famille entiere. On voit grande quantité de monde dans les rues , parce que les femmes qui ne peuvent de-

meurer un moment chez elles , ne font que se promener de maisons en maisons pendant toute la journée. Ce mélange d'hommes & de femmes fait paroître la Ville plus peuplée qu'elle ne l'est en effet. Les femmes font le commerce & restent dans les boutiques qui sont toutes remplies de choses rares & curieuses.

Au milieu de cette Ville , qui après Constantinople n'a point sa pareille , coule la riviere de Seine. Elle y forme une isle fort renommée pour ses miroirs , & dans laquelle est bâtie Notre-Dame , Eglise très-ancienne & très-grande. On passe d'un côté à l'autre de la riviere par des ponts. Il y en a deux entre autres sur lesquels il y a tant de boutiques , qu'ils sont devenus proprement une rue , & qu'en y passant , on ne voit pas même la ri-

viere. Les rues de Paris sont fort larges, & le pavé en est quarré. Ses maisons sont bâties ou de pierres de taille, ou d'une maçonnerie qui l'imité. Les jardins sont très-beaux, & tous d'une construction extraordinaire.

Dans ce même tems-là survint le Ramazan, & nous commencâmes à jeûner. Nous ne manquons point toutes les nuits de faire le terauih. (a) en commun, & nous commençons notre abstinence à

(a) Les Turcs font cinq prières par jour : la première au lever de l'aurore : la seconde à midi : la troisième environ à trois heures & demie ; la quatrième au coucher du soleil, & la cinquième après que le crépuscule a disparu. Celle-ci qui n'a ordinairement que treize génuflexions, en a vingt de plus dans le Ramazan, & on appelle ces vingt génuflexions le terauih ; mais il n'est point de précepte, & chacun est libre de le faire ou non.

cinq heures & demie (a), qui est le tems auquel la fausse aurore (b) paroissoit. Le premier Astrologue m'avertit que dans l'été environ pendant deux mois, la fausse aurore disparoissoit fort vite : véritablement le soir il n'y avoit que deux heures de crépuscule, & le soleil remontoit sur l'horison huit heures après s'être couché.

Le seize dudit Ramazan, jour de Samedi, l'Introducteur vint

(a) C'est cinq heures & demie après le coucher du soleil.

(b) Les Turcs distinguent deux aurores : l'une qu'ils appellent la menteuse ou la premiere, est une clarté qui paroît quelque tems avant le lever du soleil, & après laquelle il y a encore de l'obscurité ; & l'autre qu'ils appellent la véritable & la seconde, est celle qui est suivie du soleil. Dans le Ramazan ils commencent leur abstinence lorsque la premiere aurore paroît.

chez moi dans le carrosse du Roi, pour m'inviter à aller prendre mon audience de congé de Sa Majesté. Je me préparai aussi-tôt, & je me mis dans le fond du carrosse avec le Prince de Lambesc, qui étoit venu avec l'Introduiteur. Celui-ci & le Divan Effendisi se placerent sur le devant. Mes gens monterent sur quarante ou cinquante chevaux qu'on leur avoit amenés. Un Régiment de Cavalerie marchoit devant & après nous. Il y avoit sur le chemin quantité d'autres Troupes de Cavalerie & d'Infanterie sous les armes, pour me saluer.

J'entrai cette fois-ci dans le Palais du Roi, du côté de la cour, & je descendis de carrosse au même endroit où Sa Majesté descend. J'allai comme j'avois fait à ma première audience dans l'appartement de Monsieur le Duc, Intendant de l'é-

ducation du Roi & son proche Parent, & j'y pris un peu haleine, après quoi on me pria de monter chez le Roi. Plusieurs Généraux & autres personnes de distinction de la Cour, vinrent au-devant de moi. Chacun à un certain endroit & me conduisirent dans la même salle où j'avois vu Sa Majesté la première fois. Le Roi assis sur son trône, avoit le Maréchal son Gouverneur derrière lui : à sa droite le Régent, auprès duquel étoient Monsieur le Duc & le Comte de Toulouse, & à sa gauche, le Prince de Conti & les enfans du Régent. Les autres personnes de l'assemblée étoient placées chacune selon son rang. Aussi-tôt que je parus, le Roi se leva : je portai en même tems mes mains sur la poitrine. Lorsque je fus ensuite près lui, je lui fis la révérence, & je lui

dis que j'étois venu pour prendre congé de lui , & pour lui témoigner ma satisfaction & mon contentement du bon accueil que j'avois reçu de Sa Majesté. Elle me fit répondre par le Maréchal de Villeroi : Il n'y a point de doute que l'Ambassade de Vos Excellences ne serve à affermir l'ancienne amitié des deux Empires , & en leur particulier Elles peuvent être persuadées que je ne les oublierai point , & que j'en parlerai en toute occasion , avec des sentimens de bonne volonté. Elle prit en même tems sa lettre des mains du même Maréchal , & la donna au Ministre d'Etat qui occupoit la place de Visir , lequel me la remit. Lorsque je l'eus reçue , je la remis aussi au Divan Effendisi. Je fis ensuite la révérence , & je me retirai , & après quelques pas , je portai en-

core mes mains sur la poitrine, & je pris congé.

Je repassai à l'appartement de Monsieur le Duc, pour attendre que mes gens fussent à cheval. Je montai de-là en carrosse avec l'Introduiteur seulement, le Prince de Lambesc ayant pris congé de moi, & je m'en retournai à mon Hôtel. Toutes les deux fois que j'eus audience du Roi, je fis entrer avec moi dix personnes de ma suite.

Le Mardi d'après, le Régent m'envoya son Introduiteur avec son carrosse, pour m'inviter à aller prendre aussi congé de lui. On avoit eu soin de m'amener en même tems quarante ou cinquante chevaux pour mes gens. Je montai dans le carrosse, & je me rendis au Palais du Duc d'Orléans. L'assemblée étoit dans la même salle où je l'avois vu la première fois. Il se

leva lorsque j'entrai , m'ôta son chapeau , & vint deux ou trois pas au-devant de moi. Nous nous fîmes l'un & l'autre les complimens de congé , & il me remit de sa propre main sa lettre pour Leurs Grandeurs le très-Puissant Grand Visir, que je donnai au Divan Effendisi. Je pris ensuite congé de lui , & je m'en retournai en pompe à mon Hôtel , car on me fit accompagner d'un grand nombre de Cavaliers , & il y avoit outre cela beaucoup de gens rangés sur mon chemin pour me saluer.

Le Ministre d'Etat pour les affaires étrangères , dont j'ai parlé ci-dessus , étant aussi chargé de celles des Ambassadeurs , j'étois allé le voir après mon arrivée à Paris , après le Régent , & lorsqu'il m'y avoit fait inviter , l'Interprete m'avoit dit que j'aurois la contre-visite.

Comme je remarquai que jusqu'alors il n'étoit point venu , je dis à l'Interprete que le Ministre ne m'avoit point encore rendu la visite qu'il me devoit (a) ; que le tems de mon départ étoit proche , & qu'il allât s'informer quand est-ce qu'il me viendrait voir. Deux jours se passerent sans que j'eusse de réponse. Cela m'obligea de demander de nouveau à l'Interprete si cette visite se feroit. Il me répondit là-dessus tout troublé que les grandes occupations du Ministre ne lui avoient pas laissé le tems de s'en acquitter , mais que cepen-

(a) On auroit évité cet incident si on eût suivi l'avis du Marquis de Bonnac, & qu'on eût obligé Mehemet Effendi de visiter d'abord après son entrée celui qui feroit à son égard les fonctions de premier Visir : de cette maniere , l'Ambassadeur Turc n'auroit pas seulement formé la prétention de la contre-visite.

dant il espéroit que j'irois le lendemain prendre congé de lui ; qu'après cela je me trouverois libre , & que je n'aurois plus rien à faire. Ce n'est point là mon intention, lui répliquai-je : j'ai été d'abord voir ce Ministre sur ce que vous m'aviez dit qu'il me rendroit la visite : il ne l'a point fait jusqu'aujourd'hui : apparemment que c'est par vaine gloire ; ainsi vous pouvez compter qu'à moins qu'il ne vienne chez moi , je n'irai point chez lui : faites seulement sçavoir à Monsieur le Comte de Toulouse que je me propose de lui faire demain mes adieux. L'Interprete sur cela voulut commencer à me donner des conseils qui tendoient à me porter à faire ce que le Ministre desiroit de moi. Il me dit que toutes les affaires des Ambassadeurs lui étoient commises ; que c'étoit lui

qui étoit chargé de préparer les présens que le Roi me devoit faire ; qu'ainsi il ne lui paroïssoit point convenable de lui donner dans ces circonstances aucun mécontentement. Il n'a point sujet d'être offensé de ma conduite dans tout ceci , lui répondis-je : vous-même , vous m'aviez dit qu'il me rendroit visite : pourquoi me déguiser la vérité ? Je n'ai fait en cela , repartit l'Interprete , que vous rapporter ce qu'il m'avoit dit. Et pourquoi donc , repris-je , n'est-il point venu : est-ce qu'il s'est repenti d'avoir donné sa parole ? Répondez-moi là-dessus. Cela engagea l'Interprete à en venir au dénouement de l'affaire. Il me répliqua que ce Ministre prenoit le titre de Visir , & qu'en cette qualité il ne vouloit pas me venir voir , parce que nos Visirs n'alloient pas chez les

Ambassadeurs ; mais je lui répondis que la raison qu'il m'alléguoit ne pouvoit point être reçue ; car , ajoûtai-je , si la dignité de son emploi l'empêche de venir chez moi , pourquoi va-t-il chez les Ambassadeurs d'Allemagne, d'Angleterre & d'Hollande ? Il fait voir par-là qu'il n'est pas d'un rang à ne point rendre visite à des Ambassadeurs ; ainsi il faut qu'il vienne aussi chez moi ; qu'avez - vous à répondre ? Rien autre chose , reprit-il , si non qu'en ceci il ne fait qu'imiter votre Grand Visir. Quoi , lui dis-je , sous prétexte que notre Grand Visir ne va pas chez les Ambassadeurs , prétend-t-il les venger sur moi. Notre Visir occupe un rang fort élevé dans l'Empire Ottoman : quiconque veut l'imiter , doit l'imiter en tout ; car de le faire seulement dans ce point de ne pas rendre visite

aux Ambassadeurs, & dissimuler, ou pour mieux dire négliger le reste, cela ne convient pas. Il est vrai que notre Grand Visir ne va point chez les Ambassadeurs, mais à leur arrivée à la Porte, il les invite & leur donne un grand festin, à la fin duquel il fait distribuer à leur suite des caffetans : il leur fait aussi présent à eux-mêmes d'une pélicie de martre zibeline, & d'un beau cheval harnaché, & les Ambassadeurs vêtus de cette pélicie & montés sur ce cheval s'en retournent à leur Palais avec une satisfaction parfaite (a) ; il pratique en-

(a) Tout cela est faux, sur-tout pour le repas, le présent de la pélicie de martre zibeline & du cheval. Cependant au retour de Mehemet-Effendi, il arriva pour la première fois que le Grand Visir, pour témoigner la joie qu'il avoit eue de la magnifique réception faite à Mehemet-Effendi, fit donner au Marquis de Bonnac, lors-

core la même chose, lorsqu'ils viennent prendre congé de lui. Si ce Cardinal avoit suivi cette métho-

qu'il alla chez lui, pour lui présenter les Officiers de l'armement, une péliſſe d'hermine, & un cheval harnaché. Sur quoi il y a deux choses à remarquer : c'est qu'ayant fait proposer avant cette visite au Marquis de Bonnac l'alternative d'un présent d'un cheval ou d'une péliſſe d'hermine, celui-ci se déterminâ pour le cheval ; & que nonobstant cela, le Grand Visir lui fit aussi donner la péliſſe.

La seconde chose à remarquer au sujet de la péliſſe, est l'adresse de ce Ministre ; car ayant fait donner aux premières audiences qu'eut le Sieur d'Ascouf, comme Plénipotentiaire de Moscovie, une péliſſe de samour, changea cet usage dans le dernier, & ne lui donna qu'une péliſſe d'hermine, sous prétexte que l'hermine étoit plus estimée parmi les Princes Chrétiens que la zibeline, & que les habits de cérémonie des Rois de France entr'autres, étoient doublés non de zibeline, mais d'hermine.

de , je n'aurois rien à dire ; mais tant s'en faut : je n'ai point mangé une bouchée de son pain : je conclus de-là qu'il ne ressemble point du tout à notre Grand Visir. Que s'il dit qu'il veut absolument faire à mon égard comme lui , il ne doit point suivre son exemple dans une seule chose , & s'en éloigner dans les autres ; ainsi , ou qu'il l'imité en tout , ou qu'il vienne me voir , sinon soyez assuré que je n'irai point prendre congé de lui.

Cette conversation eut son effet ; l'Interprete alla aussi-tôt en rendre compte à ce Ministre , & me rapporta le soir pour réponse qu'il viendrait le lendemain.

Il vint effectivement & j'allai le recevoir au bas de l'escalier. Il ne resta qu'un moment chez moi. Lorsqu'il s'en retourna je l'accompagnai encore jusqu'au même endroit.

Comme

Comme il ne restoit plus de difficulté, le lendemain après avoir fait ma priere du midi, je fus prendre congé du Ministre. Il vint au-devant de moi à la porte de sa chambre. Nous parlâmes fort longtemps ensemble, & notre conversation finie, je pris congé de lui. Il m'accompagna à l'ordinaire jusqu'à la porte de sa chambre.

Au sortir de chez ce Ministre, j'allai chez le Comte de Toulouse, Grand Amiral, qui vint me recevoir comme la premiere fois, & m'accompagna de même fort loin, lorsque je m'en retournai.

Il vint le lendemain me rendre la visite de la même maniere que précédemment. J'allai au-devant de lui, je l'accompagnai également comme il avoit fait.

Le lendemain j'allai prendre congé du Maréchal, qui me fir encore

toutes fortes d'honneurs. Le jour d'après qui étoit la veille du Bayram, il vint auffi chez moi, pour me faire ses adieux. Je le recus avec les honneurs qu'il méritoit.

Ce même jour qui étoit comme je viens de dire la veille du Bayram & un Vendredi, je voulus voir si la nouvelle lune paroîtroit. J'envoyai pour cet effet sur le soir cinq ou six de mes gens à l'Observatoire, où il y a une tour fort élevée. Ils regarderent de cette tour, & trois d'entr'eux l'ayant vu vinrent m'en porter témoignage. Nous jeûnâmes encore tout le Vendredi, & le lendemain nous fîmes le Bayram.

C'est le feu Roi Louis XIV. qui a fait bâtir cet Observatoire en faveur d'un fameux Astrologue nommé Cassini. Il y a une grande tour de pierre de taille à trois étages,

chacun desquels a quantité de chambres remplies de machines sans nombre, les unes propres à l'Astronomie, & à l'Observation des Astres, & les autres à lever avec facilité les grands fardeaux, à connoître quand la lune est nouvelle, à faire monter les eaux de bas en haut, & à d'autres choses admirables & merveilleuses.

Il y a aussi des miroirs ardens concaves de la grandeur d'une de nos grandes tables à manger, faits de fer de Damas. Ils sont posés sur des trépieds d'acier. Lorsque j'y allai, on présenta devant ces miroirs des morceaux de bois qui s'enflammerent à l'instant & qui furent consumés. On fit la même épreuve avec le plomb, & il fondit incontinent.

Je vis encore beaucoup d'instrumens d'Astronomie & de Géomé-

trie , des spheres affises fur des piédestaux de fer , dans chacune desquelles deux ou trois hommes pouvoient tenir , & d'autres machines propres pour la considération des Astres qui nous sont inconnues , & avec lesquelles une personne qui auroit déjà quelque teinture de cette science , peut devenir en peu de tems très-habile ; car on me fit voir tout ce que l'esprit peut s'imaginer.

Ily a sur-tout une machine qu'on a inventée nouvellement , pour connoître les éclipses de soleil & de lune. Ce sont plusieurs cercles , autour desquels on a marqué des chiffres & gravé le soleil & la lune. Lorsque ces cercles viennent à tourner , une petite aiguille semblable à celle d'une montre , & dont le bout est rond comme un aspre (a) s'étend tantôt sur le so-

(a) Monnoie d'argent qui vaut six de-

leil & tantôt sur la lune, & suivant qu'il couvre la lune, totalement ou en partie, on juge qu'un tel mois il doit y avoir une éclipse de lune de tant de pouces. Il en est de même pour le soleil. Un cercle donne à connoître qu'une telle année, qu'un tel mois, qu'un tel jour il y aura une éclipse de soleil de tant de pouces : c'est une chose merveilleuse ; aussi les François font-ils fort glorieux de cet instrument. Ils me dirent qu'il ne se trouvoit qu'en France, qu'il devoit sa naissance à la libéralité de Louis XIV. de même que les autres qui avoient été jusqu'alors inconnus, parce que ce Prince qui connoissoit par lui-même le prix de la science, combloit de bienfaits & de graces ceux qui inventoient quelque nouvelle machine, & que
niers de France.

lorsqu'on les lui présentoit il les faisoit mettre dans l'Observatoire , pour l'usage des Etudians. Véritablement j'y vis tant de choses admirables , qu'un thrésor même ne suffiroit pas pour en faire l'acquisition.

Il y avoit entr'autres une lunette pour considérer les étoiles & les planettes. Son verre est aussi grand qu'un miroir de Barbier (a). Elle a un étui fait de lames de fer blanc & ressemble à une pompe de puits. Sa longueur est de plus de cinquante pics. On l'a enchassée dans une vergue de vaisseau creusée en gouttière , à laquelle elle est outre cela fortement liée : au bout est un autre petit verre ; ainsi elle n'en a que deux. Sur un endroit un peu élevé de la cour de l'Observatoire , on a planté en forme de colonne

(a) Les miroirs de Barbier sont ronds en Turquie.

une autre vergue , au haut de laquelle on a placé une poulie & suspendu une machine , dont une des extrémités est liée à la lunette. A l'autre extrémité sont suspendus des plombs & des fers , de sorte qu'un seul homme remue cette grande lunette comme il lui plaît ; la met en bas ou en haut , la tourne devant ou derrière , à droite ou à gauche.

Je fus curieux de considérer moi-même un moment le Ciel avec cette lunette. Je vis d'abord l'étoile de Venus , qui ne faisoit que de se lever. Elle avoit la forme d'une lune de trois jours , & sa couleur tiroit sur celle du lilas rouge. On me dit que de tems en tems elle devenoit pleine , & que pour-lors elle paroissoit ronde ; mais que présentement elle étoit dans son décours.

Je regardai ensuite la lune. Son corps me parut fort grand : il ne pouvoit être contenu par la lunette. Je découvris si bien sa figure que je puis dire qu'elle ressembloit à un gros pain spongieux (a) partagé par le milieu, & comme s'il y avoit des cavernes & des allées dans le globe de la lune, les endroits bas se trouvant ombragés, paroissoient de couleur de ciel, & sa surface blanche & brillante. Glorifions le Créateur ; mais je ne pus point appercevoir les arbres & les eaux que quelques François prétendent qu'il y a.

Je considérai aussi Saturne : sa figure est ronde ; mais comme il étoit retrograde, je le vis ovale. Dans la circonférence de cette pla-

(a) C'est la forme des gâteaux à demi-cuits que les Turcs mangent ordinairement au lieu de pain.

nette sont cinq étoiles qui tournent continuellement autour d'elle. Les Anciens ne les ont point connues : ce n'est qu'au moyen de la lunette qu'on les a découvertes; cependant quelqu'attentivement que je regardasse, je n'en pus voir que deux. ceux qui étoient auprès de moi n'en virent pas davantage. Il y eut seulement une personne qui dit qu'elle en avoit vu trois.

On a dessiné la figure de cette planète, & on a joint à ce dessein une explication très-exacte de la maniere dont elle fait sa révolution. On m'avoit montré tout cela auparavant, & on m'avoit dit que le corps de Saturne étoit environné d'un anneau & de figure ronde; mais que comme cette nuit il étoit rétrograde, il paroîtroit ovale.

On m'avoit fait voir pareillement le dessein qu'on a fait de la

planette de Jupiter, & on m'avoit dit qu'il avoit aussi dans sa circonférence quatre étoiles qui tournoient perpétuellement autour de lui, chacune dans un cercle, & à une proximité & distance égale l'une de l'autre. Lorsque j'observai ensuite cette planette avec la lunette, je trouvai tout précisément comme on me l'avoit montré sur le dessein, c'est-à-dire quatre étoiles dans circonférence, & d'une figure ronde.

Comme il n'étoit point possible de considérer bien en une seule fois tant de merveilles, je retournai à l'Observatoire un mois après. On me dit encore en me montrant les planettes en relief, que je verrois cette nuit la situation des satellites de Jupiter, avec telle & telle différence. Je trouvai toutes choses dans cette disposition. Vê-

ritablement on a si bien fait cette représentation en relief , qu'en tournant le cercle vous connoissez de combien de degrés & même de minutes par jour est la révolution de ces satellites , & sous quelle figure ils doivent paroître. C'est encore une des Observations que les Anciens ignoroient , & une des questions qui ont été résolues depuis l'invention de la lunette. Leur cours n'est pas comme celui des autres planettes , car chacun tourne seulement dans son cercle : par exemple , pendant que Jupiter fait sa révolution , ils font la leur , en l'environnant en cercle. Louanges au Très-Haut , à qui rien n'est impossible.

Cassini ce fameux Astronome dont j'ai parlé ci-dessus étant mort avant d'achever ses Observations , son fils lui a succédé dans son en-

ploi de premier Astronome , & a été fait Professeur de l'Observatoire. En cette qualité on lui a confié ce précieux thrésor. Il me donna par écrit les questions que son pere avoit faites contre les tables astronomiques de Ptolomée , car ses Ouvrages n'étoient pas encore imprimés. Comme il est lui-même très-habile dans l'Astrologie , il se proposoit de les mettre au point de perfection , avant que de leur faire voir le jour.

J'avois résolu de partir , pour revenir dans ma Patrie , le Jeudi d'après le Bayram ; mais le Gentilhomme qui étoit auprès de moi , vint m'inviter de la part de Monsieur le Duc pour aller à la maison de campagne de ce Prince qui est à six lieues de Paris. Il me dit que je serois obligé d'y rester deux jours , parce que comme il y avoit un

Parc pour la chasse, Monsieur le Duc vouloit me donner le plaisir de celle du Cerf, & qu'il ne falloit pas que je quittasse la France sans voir cela ; enfin il fit si bien , que bon gré malgré je lui promis d'y aller. Aussi-tôt il s'en retourna pour en donner avis. Cette partie fut cause que je remis mon départ au Samedi.

Après que j'eus recommandé à mon Intendant de tenir toutes choses prêtes pour mon retour , je montai le Mardi en carrosse avec mon fils , pour aller à la maison de Monsieur le Duc. Nous avons marché trois heures , lorsque nous arrivâmes à un Palais (*a*). On nous dit qu'il appartenoit au même Prince , & on nous pria d'y entrer pour y dîner. Je suis obligé de dire que je vis un Palais dont on ne sçau-

(*a*) Saint Maur.

roit trouver le semblable , & un bâtiment qui inspire la joie. Nous ne fîmes que prendre un peu de repos , & nous remontâmes en carrosse. Une pareille marche nous mena à trois heures après midi au Palais de Chantilly. Nous y entrâmes par un pont. La forme & la disposition de ce Palais sont si extraordinaires que je n'en ai point vu de semblables. Il y a premièrement une très-grande cour. À ses quatre faces sont des bâtimens de pierre à trois étages fort vastes , & à ses quatre coins , quatre tours , au haut de chacune desquelles est construit un kiosque fort élevé , de sorte que de dehors on le prend pour une magnifique forteresse.

Une petite rivière qui passe auprès , a donné occasion de faire un fossé autour du Palais. Sa profondeur est de quatre pies , & la lar-

geur de plus de cinquante. Il est bordé des deux côtés de pierres de taille , & se remplit des eaux de la riviere qu'on y a détournés. Le Palais étant demeuré de cette maniere au milieu du fossé , on est obligé d'y entrer par un pont , de sorte que lorsqu'on le leve avec des chaînes , le Palais devenu une Isle , se trouve au milieu des eaux. On a mis des poissons dans ce fossé qui ont beaucoup multiplié , & vous en voyez quantité se promener sur la surface de l'eau. Lorsque vous considerez cela des fenêtres de l'étage d'en bas , vous avez autant de plaisir que si vous étiez sur le canal de Constantinople. On a trouvé encore aux environs beaucoup d'autres sources, dont on s'est servi pour faire dans le jardin des bassins d'espace en espace. Ils ont

chacun leur jet d'eau qui joue jour & nuit sans interruption , & qui sont posés de manière que de quelque côté du Palais que vous regardiez dans le jardin , vous avez le plaisir de voir le bouillonnement des eaux de deux ou trois jets d'eau qui les jettent de la grosseur d'un homme. Ce jardin est fait avec beaucoup d'art , & planté de limoniers & d'orangers , & d'une ordonnance si charmante , que les yeux des Spectateurs ne peuvent se rassasier de le contempler. Il y a deux petits ponts sur lesquels il faut passer pour y aller. Je passai sur ces ponts & j'y entrai. J'y restai jusqu'au soir à me promener & à considérer tous ces bassins admirables. A l'entrée de la nuit , je revins au Palais , & lorsque l'heure du souper fut venue , on servit

un magnifique repas , pendant lequel nous eûmes la symphonie d'un nombre infini de Musiciens qu'on avoit fait venir. Nous passâmes ainsi deux heures à prendre le plaisir de la table & de la musique , après quoi je me retirai dans mon appartement pour me livrer au repos.

Le lendemain matin on fit servir le dîner de meilleure heure qu'à l'ordinaire , & on me proposa une partie de chasse. Je l'acceptai , & sur les dix heures , au sortir de table , je montai dans un carrosse à quatre chevaux qu'on m'avoit préparé.

Le Duc entretient cent cinquante chevaux dans son écurie , & a un grand nombre de personnes de distinction, comme de ses Gentilshommes & des gens de la Cour, pour l'accompagner à la chasse. Ils sont tous

écrits sur une liste, & ils ont des habits de chasse particuliers qu'ils ne mettent que pour y aller, de sorte que lorsqu'on les voit, on connoît aussi-tôt quels sont les Chasseurs de ce Prince. Tous les grands Seigneurs de la Cour ont pareillement leurs habits de chasse, mais ils sont tous de différente couleur : celui du Duc étoit de couleur d'abricot.

Après donc que tous les gens du Duc eurent pris leurs habits de chasse, & furent montés sur des chevaux de course, il y en eut plus de vingt qui se passerent au col des instrumens faits en cercle, appelés trompettes (a). Le Duc en prit une aussi, & nous nous mîmes en marche. On menoit en main des chevaux de relais pour le Duc, &

(a) Les Turcs n'ont point d'autres termes pour exprimer les cors de chasse.

trois attelages à quatre chevaux pour mon carrosse. Nous entrâmes dans un bois dans lequel nous marchâmes environ une heure entre des arbres plantés sur une même ligne & de même hauteur, & une charmille de la hauteur d'une pique, le tout taillé au ciseau. Sur notre chemin à droite & à gauche étoient des allées semblables d'une hauteur aussi longue que la portée de la vue, mais si bien taillées & si bien alignées, qu'il n'y avoit pas un seul arbre qui fit obstacle au coup d'œil. Nous vîmes enfin en un endroit où aboutissoient neuf chemins, & du milieu duquel par conséquent on peut voir à perte de vue de neuf côtés différens. Le Grand Veneur y vint au-devant de nous, pour nous avertir qu'il avoit enfoncé un grand Cerf de deux ans dans un certain

endroit du bois. Aussi-tôt Monsieur le Duc me dit , attendez ici : nous entrerons dans le fort , nous forcerons le Cerf , & nous ne quitterons pas ses traces que nous ne l'ayons chassé. Lorsqu'il sera sorti du bois , de quelque côté qu'il tourne , vous n'avez qu'à le poursuivre aussi. Il prit en même tems les Chasseurs qui l'accompagnoient , & d'une allée à l'autre ils environnerent le bois. Ils n'avoient point de levriers , mais une centaine de gros chiens , qui ressembloient à des dogues. Le conducteur de ces chiens de chasse entra dans le fort qui retentit aussi-tôt de leurs aboyemens. Les trompettes commencerent à sonner , & dans le même tems nous vîmes un Cerf à tête affourchée se lever devant nous & prendre sur la droite. Tous les Chasseurs & les chiens se met-

tent à le poursuivre , nous aussi d'aller sur ses traces à toute bride. Le son des trompettes étoit pour empêcher que les Chasseurs ne s'égarassent dans le bois , & les avertir en même tems de la route que la proie avoit prise , afin qu'ils pussent tous la suivre ; ainsi nous y prîtons l'oreille , & courons environ deux heures en disant tantôt il est ici , tantôt il est là ; enfin venus sur le bord d'une rivière , le Cerf se jette dans l'eau & nous échape , de sorte que nous ne pûmes pas le prendre.

On me demanda ensuite si je souhaitois en chasser un second : je répondis que je ferois tout ce qu'on voudroit. On se dispersa sur cela dans la forêt , & on en trouva un autre. Après l'avoir poursuivi une heure , il se jeta aussi à la fin dans l'eau , & passa à la rive opposée.

Il y avoit fort près de nous un pont : on dit qu'il falloit le passer , parce que le Cerf qui étoit lassé ne pouvoit pas tenir long-tems , & seroit bientôt pris. Nous voilà donc à passer le pont , les chiens restans dans l'eau , & nous gagnons l'autre rive. On visite encore le bois de la même maniere que j'ai dit ci-dessus. On dit tantôt il est ici , tantôt il est là , & enfin qu'il s'est rejetté dans l'eau & qu'il est retourné au gîte ; ainsi nous revenons sur nos pas , nous repassons le pont , nous tournons encore pendant une heure d'allée en allée , mais tout cela en vain. Après bien des recherches on dit qu'on l'a perdu , & on m'offre d'en lancer un troisième ; mais je commençois à m'ennuyer : les chevaux des Chasseurs faisoient naufrage dans la sueur ; on avoit déjà changé trois

fois ceux de mon carrosse : tout cela m'engagea à répondre que j'avois pris assez de plaisir , & qu'il étoit tems de nous en retourner au Palais , ainsi nous en reprîmes le chemin.

Pour conclusions, nous passâmes & repassâmes dans le bois , toujours bride abbatue , pendant l'espace de six heures , sans aller jusqu'au bout. Ce n'étoit par-tout qu'allées taillées avec la dernière justesse. J'étois véritablement émerveillé de voir les soins qu'on s'étoit donné & les dépenses qu'on avoit faites pour un bois. Comme il faut tailler les arbres chaque année , on prenoit des Ouvriers à la journée. Je vis même parmi les arbres des échelles à trois étages , & en de certains endroits des hommes qui les tailloient avec des ciseaux. Auprès du Palais on les a taillés en-

core avec plus de soin , & on a fait le plus artiftement du monde des chofes merveilleufes & admirables. Je ne fçaurois décrire la beauté des endroits que je vis.

Lorsque nous fûmes de retour au Palais, on me demanda fi je voulois aller aux ménageries des bêtes féroces & des oifeaux. C'étoient de grands bâtimens qui fe voyoient vis-à-vis de nous. Nous paſſâmes de nouveau fur un pont bas pour y aller. Nous vîmes premierement à un endroit où il y avoit de petites chambres bâties de pierre , avec des barreaux de fer très-forts. Dans la premiere on voyoit trois grands Lions : dans l'autre , deux Tigres , & dans les autres , des Ours , des Loups , des Renards , des Loups-Cerviers , des Singes, des Guenons, & quantité d'autres animaux d'une figure & d'une forme extraordinaire ,

naire , qui m'étoient inconnus. Il y en avoit qu'on avoit fait venir du nouveau monde. Leurs ongles étoient comme les pinces du Cerf , & leur corps auffi gros que celui du Bœuf : leur poil ressembloit à la laine du mouton , leur col à celui du cheval : leurs oreilles étoient auffi comme celles du cheval , & ils les portoient de même ; mais ils avoient la gueule , le muzeau & les yeux du Cerf. Je vis auffi des Chevreuils & des Daims blancs comme du lait.

Nous passâmes de-là à un autre quartier , où on avoit fait une autre sorte de loges. Elles étoient remplies d'oiseaux , parmi lesquels il y avoit une espèce de Paons blancs comme le lait , & deux Perroquets qui n'ont point leurs semblables. Ils étoient de la grosseur d'une Poule : ils avoient un bec

aussi grand que la bouche d'un homme, une queue de plus de deux pans de longueur, & un plumage de couleur incarnat, tirant sur la fleur de grenade. Ils étoient marquetés de jaune sous le bec. Lorsqu'ils nous apperçurent, ils commencerent à se lamenter en langue François; enfin je vis tant d'oiseaux nouveaux pour moi, que je demurerai émerveillé. Pour de petits oiseaux il y en avoit un nombre infini qui chantoient tous un ramage différent.

V E R S P E R S I E N S.

Tous les matins les oiseaux du Verger
Chantent mélodieusement vos louanges.

Je vis aussi dans un bassin deux
Castors qui y avoient fait même
des petits. Tantôt ils nageoient
sur l'eau, & tantôt ils en sortoient
pour se promener sur les bords du

bassin. Chaque espèce d'oiseaux avoit son bassin particulier , avec des jets d'eau , & chacun buvoit dans le sien ; en un mot j'eus le plaisir de voir une ménagerie dont les Rois pourroient à peine avoir la pareille.

On m'invita ensuite à aller à l'Arsehal ; mais comme la nuit approchoit , nous nous en revînmes au Palais. L'heure du souper venue , on servit. Nous nous mîmes à table , & les Musiciens commencerent leur symphonie.

Après que nous eûmes soupé , allons voir , me dit-on , le jardin par les fenêtrés qui ont vue sur le bassin. Pendant que je disois en moi-même , que peut-on me faire voir de merveilleux durant la nuit , nous vînmes aux fenêtrés. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux sur le jardin , que je vis plus de dix mille

lampes rangées de manière que le monde avoit retrouvé le jour brillant. Les deux côtés du grand bassin étoient aussi garnis de ces mêmes lampes qui réfléchissant la lumière dans l'eau , produisoient un effet admirable. A la tête du pont qui étoit devant la porte du Palais , on avoit mis vingt pièces de petit canon : on en fit la décharge , & on commença ensuite à jeter des fusées en l'air. Dans le même tems parut un trépied d'une flamme blanche , sur lequel on appercevoit la figure d'un croissant , qui portoit une couronne Impériale. Pour comprendre le dessein de ceci , il faut sçavoir que les Francs distinguent chaque Monarque par un signe particulier , & qu'ils donnent à notre Empereur celui du croissant. C'est pour m'apprendre cette particularité qu'on en avoit fait paroître la

figure. On jetta après cela trois fusées de cyprès (a) à droite & trois à gauche , qui commencèrent à bouillonner. On jetta pareillement des fusées de mortier, de jet d'eau, de narcisse, de moulin, d'armoire & de soleil.

Nous passâmes environ deux heures à ce spectacle que je trouvais très-beau. Lorsqu'il fut fini , le Duc vint encore me faire des honnêtetés , en me disant : J'ai fait faire toutes ces choses pour vous amuser. Je souhaite d'avoir réussi. S'il étoit en mon pouvoir, je ferois encore davantage. A la vérité je reçus de lui tous les honneurs & toutes les politesses possibles. Ce Prince, est comme je l'ai déjà dit, fort proche parent du Roi, Intendant de son éducation, & un des

(a) On a suivi littéralement les mots Turcs.

premiers Seigneurs de la Cour , & passe pour très-puissant ; mais je trouvai encore en lui plus que tout ce que j'en avois entendu dire.

Le Jeudi à la pointe du jour je pris congé de lui , & je me mis en chemin pour revenir à Paris. J'allai descendre à mon Hôtel vers les deux heures après midi , & je trouvai tous mes équipages prêts. Sur le soir l'Interprete vint me dire que le lendemain on me porteroit un présent de la part du Roi. Le lendemain matin je vis arriver les présens , accompagnés par les deux Introduceurs , qui me dirent : ce sont les présens que le Roi fait à Vos Excellences.

La coutume en France est que le Roi donne aux Ambassadeurs son portrait garni de diamans ; mais comme je dis qu'il ne nous étoit point permis d'avoir des portraits

on me donna en échange une ceinture de diamans, deux tapis travaillés à Paris, une glace, un fusil, une paire de pistolets, une cassette à plaques de cuivre doré, une pendule aussi de cuivre doré, deux vases de porcelaine fort épaisse, pour mettre de la glace, & un fucrier.

Enfin Samedi venu, je me disposois à partir, lorsque je vis que mes équipages étoient encore dans la cour de mon Hôtel. J'en demandai la raison : le Gentilhomme me répondit que je pouvois partir toujours & qu'ils me suivroient. Or il faut sçavoir que dès le Ramazan il m'avoit pressé de faire préparer mes plus gros balots, afin qu'on les pût envoyer une semaine avant mon départ. Je l'avois fait, & on les avoit descendus dans la cour, ensuite sans beau-

coup s'en embarrasser , il me répondit qu'ils viendroient après nous mais je lui repartis qu'il m'avoit dit qu'il ne sortiroit point de Paris avant mes équipages , & qu'il leur feroit prendre les devants ; que je ne sçavois d'où venoit cette négligence , & qu'il pouvoit être assuré que je ne partiroyis pas qu'ils ne fussent chargés , & qu'ils ne marchassent devant moi. Cet incident me fit différer mon départ jusqu'au jour suivant ; enfin on fut obligé de travailler jusqu'au soir à charger mes balots , & le lendemain , jour de Dimanche , & le neuvième de la lune du très-haut Chevak , je repris le chemin de ma Patrie.

J'allai d'abord à un Village nommé Essone , qui est à sept milles de Paris. Les François ne comptent point par heures , mais par milles , & sur la liste du voyage , on s'étoit servi

servi du terme de milles ; ces milles ne sont pas tous égaux ; il y a le petit & le grand mille qu'ils appellent lieues. En de certains endroits , un mille est d'une heure de chemin , en d'autres davantage , & en d'autres moins.

Je vins de-là à Fontainebleau , qui étoit à sept milles , où je séjournai un jour. Il y a un Palais qui appartient au Roi , qui mérite d'être vu. Il a un jardin fort grand , orné d'un bassin de figure ronde , dans lequel on peut se promener avec une galere. Au milieu de ce bassin est bâti un fort joli kiosque , où l'on va en bateaux. Il y a encore un bassin d'un autre côté du jardin , qui n'est pas fort large , mais qui doit avoir plus de mille pas de longueur. Pour ce qui est du Palais , il est fort beau , tout doré , & très-grand ; car comme c'est un

ancien bâtiment, les Rois y font successivement quelque augmentation. On m'y fit voir une chambre qui est bâtie depuis trois cens ans, dont la dorure s'est si bien conservée, qu'on la trouve plus belle que celle des nouveaux bâtimens. J'employai le jour que je restai à Fontainebleau à visiter ce Palais, & le lendemain qui étoit un Mercredi, je fus coucher à six milles de-là, à un Village appelé Villeneuve. De Villeneuve j'allai à six milles au Bourg de Sens, ensuite à sept milles au Bourg de Joigny, & de-là à six milles au Bourg d'Auxerre. De ce Bourg à sept milles à un Village nommé Noyers : de Noyers à six milles à Monstiers, qui est un petit Bourg : de Monstiers à Chausseaux, autre Bourg, & de Chausseaux à Dijon. Je m'arrêtai un jour dans cette Ville. C'est la Capitale

de la Province de Bourgogne. Elle est très-jolie, pas fort grande, mais dans une belle situation. Dans tous les endroits par où je passois, les Principaux du lieu ne manquoient pas de venir me voir & de me porter de petits présens de fruits & de confitures.

Le Vendredi je partis de Dijon, pour aller à sept milles à un Bourg appellé Beaune: de Beaune, je vins au Bourg de Châlons, qui étoit à six milles: je fus coucher de-là au Village de Tournus: je fis encore cinq milles, pour aller au Bourg de Mâcon. Ce Bourg termine de ce côté-là la Province de Bourgogne. De Mâcon j'allai à six milles au Village de Villefranche, & de Villefranche, une marche de cinq milles me mena à Lyon, qui est une Ville très-grande & très-belle. Elle est située au pied d'un

marais, & partagée par une grande rivière appelée la Saone. On passe d'un côté à l'autre par trois ponts. Le fleuve du Rhône coule aussi auprès de Lyon & se joint à l'extrémité de la Ville avec la Saone. Ce confluent forme un très-grand fleuve. De toutes les Villes que j'ai vues, Lyon est la plus peuplée & la plus vaste. Elle est fort bien bâtie, & fort marchande. C'est-là qu'on travaille les étoffes de France, les damas & les velours, qui se répandent ensuite de tous côtés, & qu'on envoie même à Paris. Je vis les métiers dont on se sert, de même que les étoffes; en un mot, elle mérite d'être regardée comme un second Paris. J'y reçus tous les honneurs possibles. C'est le Maréchal de Villeroi qui est Gouverneur de cette Province; mais occupé à élever son Prince,

il y avoit mis un Vice-Gouverneur à sa place. Celui-ci venoit tous les jours chez moi , & me menoit promener dans son carrosse. Durant une semaine que je restai à Lyon , il eut toutes les attentions possibles à ne me laisser rien désirer. Le fils du Maréchal étoit aussi Archevêque de cette Ville. C'étoit lui qui y étoit le plus autorisé & qui y commandoit. Il me rendit deux visites , & m'invita à aller chez lui, où il me donna un magnifique repas. Comme sa maison est sur la rivière , il fit faire avec des bateaux différens jeux de force , qui sont particuliers aux François. Lorsque la nuit fut venue , on orna toute la Ville de lumières. Le rivage étoit bordé aussi de lampes , & on fit au milieu de la rivière une forteresse sur des radeaux. Tout cela fut accompagné d'une

quantité prodigieuse de fusées , qu'on lança en l'air.

L'Intendant de la Ville vint aussi me voir deux fois , & m'invita à manger chez lui. Il me traita magnifiquement. Toutes les plus belles Dames de la Ville se trouverent au festin , de sorte qu'il y eut une assemblée si charmante , que je confesse n'en avoir point vu de semblable à Paris (a). On fit de nouveau pendant la nuit de grandes réjouissances de fusées & de boêtes.

(a) J'ai attendu à la fin de la Relation pour faire cette remarque , que chez l'Ambassadeur Turc , les dernières choses sont toujours les plus belles , ce qui désigne , ou un étonnement si grand qui l'empêche de distinguer ce qui est beau d'avec ce qui est plus beau , ou un manque de fonds naturel qui le rend incapable de discerner avec justesse ce qu'il voit , & d'en porter un équitable jugement.

Il y avoit trois jours que j'étois à Lyon, lorsque je pris la résolution d'en partir. Mais on me conseilla d'envoyer devant mes équipages, & de prendre la route d'eau, parce que je ferois par cette voie en deux jours ce que je ne pouvois faire qu'en six par terre; effectivement trois jours de séjour dans Lyon ne me satisfaisant pas, je suivis le conseil qu'on me donnoit. Je fis partir le Dimanche mon Intendant avec ma suite & mon bagage, & je restai encore, ne gardant que neuf ou dix personnes avec moi, jusqu'au Jeudi quatriéme de la lune de Zilcadé, que je m'embarquai sur un bâtiment, pour continuer ma route par eau.

Le soir j'arrivai à un petit Bourg appelé Tournon. Je n'y mis point pied à terre, & je couchai dans mon bâtiment. Le lendemain je

vins à la Palanque (a) du pont S. Esprit, où je descendis pour aller loger dans une Hôtellerie.

Mes gens n'étoient pas encore arrivés. Voici la route qu'ils tinrent. De Lyon, ils vinrent à Vienne, Bourg à six milles de cette Ville: de Vienne à Roussillon, distant de cinq milles: de Roussillon au Bourg de Tin qui en étoit à sept milles: de Tin, ils doublerent Tournon en bateau: de Tournon ils allerent à six milles à un lieu appelé la Volte: de-là à six milles, à Viviers: de Viviers à six milles, au Pont S. Esprit, où ils me joignirent. Nous partîmes tous ensemble de-là, & vîmes à Rossel, petit Village qui n'est qu'à cinq milles, & de Rossel à la Ville de Nîmes distante de six milles. Je vis dans cette Ville un

(a) C'est-à-dire la Forteresse.

bâtiment (a) de pierres à taille, qui ressemble à une tour, & qui est construit depuis plus de deux mille ans. Voici à quelle occasion il a été fait. Avant l'avenue de Sa Majesté Jesus, le Paganisme s'étant fort étendu, ceux qui l'embrassoient faisoient prendre & enfermoient tout nuds dans ce Château les Sectateurs de Moyse, lorsque ceux-ci, pour insulter à leur culte, leur disoient, pourquoi adorez-vous des Idoles formées de vos propres mains, pendant qu'il y a un Créateur de toutes choses. Les murailles de ce bâtiment sont fort élevées, & il y a tout autour des sièges en forme de marches d'escalier, séparés les uns des autres. Le Peuple après s'être assemblé s'asseyoit sur ces sièges, & voyoit

(a) C'est apparemment des Arcènes qu'il veut parler.

dans le dedans de la tour, où on faisoit dévorer les Prisonniers par des Lions ; en leur disant : voilà le châtiment de ceux qui veulent s'opposer au culte des Idoles. Au reste c'est à l'Historien à faire foi de ce que je rapporte ; pour moi, je vis un très-grand bâtiment, & j'y trouvai toutes choses comme on me les avoit déerites. Il y avoit autrefois une place, mais on y a présentement bâti des maisons. Je juge que le sexe de cette Ville doit être beau, parce que j'y vis de très-belles femmes.

De Nîmes, je vins à la fameuse Ville de Montpellier, qui en est à huit milles. J'y appris que deux vaisseaux destinés à me conduire à Constantinople étoient arrivés depuis quinze jours au Port de Cette, où ils avoient mouillé pour m'attendre.

A mon arrivée en France , je m'étois débarqué à Toulon , où il y avoit des Arsenaux & grand nombre de vaisseaux ; mais la maladie s'y étant introduite après que j'en fus parti , n'y avoit laissé que fix mille ames de trente-huit qui y étoient sur le Registre à mon passage. C'est pour ce sujet qu'on avoit barré les chemins de cette Ville , & qu'on avoit fait armer à Brest sur les côtes de l'Océan , où le Roi de France a deux Ports , celui de Rochefort & celui de Brest , deux vaisseaux , pour me transporter à Constantinople. Le premier portoit soixante-quatre pièces de canon , & l'autre cinquante - deux. Ils étoient partis de Brest quinze ou vingt jours avant mon départ de Paris , pour venir m'attendre à Cette.

Le lendemain de mon arrivée

à Montpellier, j'envoyai à Cette mon Intendant & l'Interprete, pour faire embarquer incessamment mes équipages. Deux jours après je pris aussi le même chemin, & j'arrivai en six heures à Cette. Je trouvai une grande partie de mon équipage embarqué, & le reste avec ce que j'avois avec moi l'ayant été dans deux jours, je m'embarquai aussi moi-même le quatorze de Zilcadé, jour de Dimanche, après m'être recommandé à Dieu, qui est un si bon procureur, & m'être confié à la Providence.

Le Gentilhomme qui étoit auprès de moi me quitta au moment de mon arrivée à Cette, & s'en retourna à Paris. Je restai cependant trois jours dans cette Ville, pour faire charger mes équipages, pendant qu'il étoit du devoir de ce Gentilhomme de demeurer au-

près de moi, jusqu'à ce que je fusse monté sur les vaisseaux.

La nuit du lundi, après avoir fait cette prière au Tout-Puissant : ô Dieu qui accordez votre secours aux mortels, qui êtes un Dieu si bon & un si sûr Compagnon de voyage, nous déployâmes nos voiles du côté de notre Patrie. Le huitième jour de notre navigation, nous arrivâmes à Tunis, & nous mouillâmes devant Ceidgi-Abon-Ceid (a). Le Bey de Tunis m'envoya de magnifiques présens par des personnes de distinction qui me vinrent voir à bord. Comme notre mouillage étoit à sept ou huit milles du kul-kilwad, lieu distant de deux heures de la Ville de Tunis, je ne voulus point mettre pied à terre, pour ne point donner de l'embarras. Je

(a) Endroit où les Turcs vont en dévotion.

me contentai d'envoyer mon fils , & mon Intendant rendre visite au Bey & au Dey. Ce dernier les garda deux jours chez lui , & leur fit tous les honneurs possibles (a).

Le Commandant des vaisseaux me donnoit tous les jours montain , mais le Bey m'envoya une si grande quantité de provisions , qu'il me mit en état de ne m'en plus soucier. Je lui remis même ces provisions , & je lui dis de s'en servir pour la dépense.

Après quelques jours de séjour à ce mouillage , le vent étant devenu favorable , un jour de Dimanche , je me confiai au Dieu très-grand , & nous levâmes l'ancre ,

(a) Il fit couper la tête à un homme de sa suite qui avoit voulu tuer son Kiahya à Paris , & commis d'autres désordres. Il l'envoya pour cet effet à terre , où on le fit exécuter après quelques formalités.

pour poursuivre le chemin de notre destination. Ces vents nous favorisèrent si fort , qu'en cinq jours nous découvrîmes l'Isle de la Morée & Modon; mais comme je disois , grâces à Dieu , nos affaires prennent un bon train , tout d'un coup ils se mirent au Nord , & peu à peu devinrent si violens , qu'ils nous éloignèrent de Modon , dont nous étions fort près , & nous portèrent à la hauteur de Candie , où nous virâmes de bord. Notre conserve n'étoit pour-lors qu'à un petit mille de nous , mais le vent se renforça encore tellement , que levant des vagues épouvantables , elles nous séparèrent bientôt , & nous empêchèrent de nous voir. Nous fûmes ainsi pendant trois jours & deux nuits le jouet des flots , après quoi le vent commençant à diminuer , un calme de deux jours suc-

céda à la tempête, ce qui fut cause que nous eûmes mille peines à doubler le Cap de Naples de Malvoisie, d'où nous cinglâmes vers l'Isle du Mil. Nous y arrivâmes le deuxième jour, & nous jettâmes l'ancre au Sud de l'Isle. Il y avoit dans cette Isle deux Pilotes gagés pour servir de guides à tous les vaisseaux du Roi qui passoient. On les fit monter à bord, & après avoir resté trois jours à attendre le beau tems, le quatrième il se leva un vent du midi, & nous mîmes à la voile. Louanges au Dieu Très-Haut, ce vent par son secours devenu plus favorable à mesure que nous avançons, je vis l'accomplissement de mes desirs, & j'arrivai le troisième jour, qui étoit le seize du noble Ziludgé, & un Mercredi, au Port de la Résidence Impériale.

Louanges

Louanges à Dieu notre Protec-
teur, bénédiction & salut sur Ma-
homet notre Maître, sur ses des-
cendans, & sur tous ses compa-
gnons.

Avec le secours du Dieu libéral,
l'Ouvrage est fini.

F I N.

L



1. The first of these is the
fact that the British
Government has been
unable to secure the
cooperation of the
United States in the
present crisis.
This is a serious
situation, and it is
to be regretted that
the British Government
has not been able to
secure the cooperation
of the United States
in the present crisis.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Libra
University of C
Date due**

--	--	--	--



